

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

La représentation du travail des femmes dans le cinéma franco- belge

**Partie I Sociologique
Partie II Psychologique**

**Auteur : De Medts Sumathi
Promoteur I : Martin Wagener
Promoteur II : Patrice Gobert
Année académique 2018-2019
Master 60 en sciences du travail**

Je voudrais tout d'abord remercier mes deux promoteurs, monsieur Patrice Gobert et Monsieur Martin Wagener. Pour m'avoir soutenue tout au long de ce travail et pour leurs conseils avisés qui m'ont aidé à garder le cap. Pour m'avoir laissé l'opportunité de suivre ce projet qui me tenait à cœur et guidée dans cette épopée livresque et cinématographique. Merci.

Je remercie ma famille. Ma maman qui m'a ouvert l'esprit au-delà des carcans de la société par son écoute à toute épreuve, et mon papa pour son soutien, sa présence et son humour d'*homme*. Ma sœur qui a su être une oreille attentive, confidente de toujours. Tu es une *Nana* en or. Merci.

Je remercie aussi toute personne, qui lira ce travail, en espérant offrir la possibilité à ceux et celles qui le veulent, de suivre ce chemin de l'émancipation, tracé depuis des années par nos consœurs les femmes. Et ouvrir de nouvelles portes vers la connaissance et le respect de l'autre.

Pour finir, je remercie chaque homme, chaque femme que j'ai pu croiser. Vous tous qui avez des points de vue si différents sur le rôle de la femme. Parfois vrais et justes, parfois macho et cliché. Une femme n'est peut-être rien sans un homme, mais un homme sans femme, ne vaut pas grand-chose non plus.

« Je n'ai jamais aimé les poupées. Maman dit que je
suis un garçon manqué. Je lui réponds qu'au contraire
je suis une fille réussie. »

Désobéis ! - Christophe Léon

Table des matières

PRÉFACE	6
PARTIE 1 : INTRODUCTION D'ARTICULATION	7
La réalité et la fiction.....	8
Le cinéma et les femmes	8
Le choix des films.....	9
PARTIE 2 : UN POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE	13
Introduction	14
Chapitre 1 : Les rapports hommes-femmes dans l'Histoire.....	15
1.1 De la sphère privée à la sphère publique	15
1.2 L'éducation, le poids du modèle sociétal	18
Chapitre 2 : Les chiffres de notre époque	23
2.1. L'emploi	23
2.2. Le chômage.....	27
2.3. Tâches domestiques versus vie professionnelle	29
Chapitre 3 : Un pas vers la psychologie – Note d'articulation	32
Conclusion.....	34
PARTIE 3 : UN POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE	35
Introduction	36
Chapitre 4 : L'effet cinéma	37
4.1. L'image de la réalité	37

4.2. La puissance de l'image	38
Chapitre 5 : L'analyse de l'histoire d'un film	39
5.1. Du récit.... ..	39
5.2...Au héros-type	41
5.3 ...À la morale de l'histoire.....	44
Chapitre 6 : Le sexe du savoir	48
6.1. Les femmes décapitées	48
6.2. L'intuition féminine	51
6.3. Le savoir et le pouvoir	54
Conclusion.....	58
PARTIE 4 : CONCLUSION D'ARTICULATION.....	60
Le complexe de Cendrillon	61
Le désir d'être sauvée.....	61
Une société inadaptée.....	63
BIBLIOGRAPHIE	66
Ouvrage	66
Source Internet	69

Préface

À l'attention des lecteurs, des lectrices, des jeunes femmes et des filles, mais surtout de tout un chacun qui voudrait en savoir plus...

« Savez-vous que la petite enfance des filles est le début de cette soumission à la société, de ce canevas forcé pour s'intégrer et suivre toujours et à jamais cet être dominant qu'est l'homme, le vrai, le fort, l'unique ? », avait un jour dit Eve Ensler (Ensler, 2011, p. 4). Cette « ceinture de chasteté » placée si tôt va conditionner les jeunes femmes tout au long de leur vie. De l'école au monde du travail, elles resteront toujours sous la tutelle de cette société patriarcale, des êtres dont la place sera inférieure à l'être masculin, et ce uniquement par (ou à cause de ?) leur condition de femmes. Savez-vous pourtant que la petite fille est aussi, voire plus, intelligente que le petit garçon dans le milieu scolaire ? Tout comme les garçons se doivent d'être forts, virils et courageux, les filles se doivent d'être douces, gentilles et soumises.

Ici, il n'est en rien question de dévaloriser le genre masculin ou de détruire les fondements de notre société et de sa dynamique sociale. Ce n'est pas la question et ce n'est pas un combat que je veux mener par la réalisation de ces écrits. Non, ce travail n'est pas fait dans le but de déprécier le monde du travail et de la condition de la femme, ni d'être féministe dans le mauvais sens du terme (c'est-à-dire à l'excès).

Ce mémoire est un appel. À s'interroger, à se questionner, à découvrir une société et un monde du travail par les yeux d'une citoyenne lambda, avec ses mots et ses expériences. À revendiquer et oser sa place, sa position, et aussi à en assumer les retombées. À provoquer et braver les idées préconçues. À s'engager tout simplement dans une société toujours en mouvement et qui parfois prend son temps. C'est un appel à toutes les femmes, à tous les hommes pour marcher main dans la main vers un monde plus juste.

« L'important, ce n'est pas ce qu'on est à la naissance mais la façon dont on grandit par la suite. »

Albus Dumbledore (Harry Potter et la coupe de Feu)

PARTIE 1

Introduction d'articulation

La réalité et la fiction

« Je ne sais pas ce que je veux, mais je sais ce que je ne veux pas ! »¹

L'émancipation des femmes s'est faite pierre par pierre. Dans notre société, elles sont devenues des employées, des ouvrières, des femmes d'affaires. Finie l'époque des princesses qui attendent leur prince charmant à la maison devant leurs fourneaux. Dans cette première partie, préambule aux autres chapitres et posant le fondement de ce mémoire, nous verrons l'image des femmes véhiculée dans le cinéma, parlerons du test de Bechdel et finirons par choisir les cinq films qui seront la base de ce travail.

Le cinéma et les femmes

Qu'en est-il de la représentation des femmes au travail dans nos médias et surtout dans nos films franco-belges ? Que pouvons-nous constater de la place de la gent féminine dans le cinéma ? Le journal *Le Monde* a réalisé un sondage en 2015 sur quatre grands quotidiens français. Seulement 14,2% de femmes sont apparues en Unes. Représentatif de notre société. La question n'est pas là et pourtant la représentation des femmes est toujours stéréotypée, et ce encore à notre époque. Les clichés leur collent à la peau depuis les années 50 et peuvent même être discriminants, surtout dans l'industrie cinématographique. Sachant déjà que le cinéma est une reproduction stéréotypée de la réalité, pourrions-nous vraiment réaliser une analyse pertinente de cette notion ?

Regardons par exemple les tout premiers films de Disney. L'auteure Djenati (2004) explique que l'héroïne est toujours gentille, serviable et est perpétuellement sauvée par son prince charmant. « Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien » (Gianini Belotti, 1994, p.128). Dans les films de *Walt Disney*, la femme, pendant très longtemps, rimait avec ménage, elle avait le statut d'une fée...du logis dans la sphère domestique. Les films de maintenant sont dans la même lignée. Peut-être pas aussi stéréotypés mais nous pouvons

¹ Dit un des personnages dans le film de Woody Allen *Whatever Works*

quand même réaliser que la place de la femme est encore fréquemment au second plan et n'a pas de grande incidence sur la réussite de l'aventure du héros.

Le test de Bechdel (provient de la bande dessinée *Lesbiennes à suivre* d'Alison Bechdel parue en 1985), qui en réalité n'est pas un test reconnu mais qui a le mérite d'être un des principaux outils sur ce sujet, souligne cette disparité entre genres. Cette épreuve vise à analyser la surreprésentation des héros masculins par rapport aux personnages féminins dans les projections cinématographiques. Pour réussir ce test, le film 1) doit comporter au moins deux femmes, 2) qui doivent parler ensemble 3) à propos d'autre chose que d'un homme. En 2014, seuls 55% des films répondaient aux trois critères de ce test. Remarquons qu'en 2018, *Deadpool 2*, *Fantastic Beasts : The Crimes of Grindelwald*, *Mission Impossible : Fallout* ou encore *Solo : A Star Wars Story* ne remplissaient pas les conditions du test de Bechdel. Inquiétant, alors que ce sont des blockbusters presque incontournables pour certains cinéphiles...Notons cependant que la proportion de films qui réussissent ce test augmente chaque année, relate le site internet officiel du test de Bechdel. Devons-nous pour autant nous baser uniquement sur ce test pour évaluer la représentation du genre dans le paysage cinématographique ? Certainement pas. Ce test ne repose sur rien de scientifique ou même de statistique. Mais soulignons quand même que plusieurs séries télévisées y font référence : *Jane the Virgin*, série diffusée sur Netflix, met en lumière le test de Bechdel tout au long de l'épisode Chapter Thirty Seven.

Le choix des films

En choisissant de travailler sur le thème de la représentation du travail de la femme dans le cinéma Belgo-Français, une question se pose. Quels films choisir pour étudier ce thème ? Commençons d'abord par une analyse brève de trois films « récents » (sortis dans les 15 dernières années) qui ont fait parler d'eux en tant que blockbusters Américains et qui se targuent d'être respectueux de la représentation des femmes au travail, tant du point de vue des commentaires de journalistes que des spectateurs. Le film *Le diable s'habille en Prada*, sorti dans nos salles en 2006, est une effigie culte de la femme au travail : une jeune femme décide de travailler sous la direction de Miranda Priestly, manager et directrice du grand magazine de mode *Runway*. L'histoire explique que pour réussir dans ce milieu, la directrice se doit d'être impitoyable. Pour garder sa place, elle se « masculinise » et fait passer sa vie professionnelle avant sa vie familiale. *Le sourire de Mona Lisa* est aussi un film américain de

2003 relatant la vie d'une jeune femme, professeur d'Histoire de l'Art dans les années 50, et qui désespère en voyant que toutes les jeunes étudiantes de l'université n'ont qu'un seul but en tête : se trouver un mari. Face à cela, elle décide, au sein de son cours, d'ouvrir les yeux des ces jeunes femmes en leur montrant que la place de la femme n'est pas juste d'être derrière les fourneaux, qu'elles peuvent faire des études supérieures et chercher un travail. Un autre film assez parlant sur la condition de la femme au travail et de sa représentation, est *Le nouveau stagiaire*, film sorti en 2015. Ici, un veuf de 70 ans décide de retravailler pour combler sa solitude. Il se fait embaucher comme stagiaire dans une startup de vente de vêtement en ligne, dirigée par une jeune femme dynamique. Cette dernière a beaucoup de mal à jongler entre vie privée et professionnelle et délaisse de plus en plus la première. De plus, son mari, étant père au foyer, a du mal à accepter l'ascension de son épouse.

Dans un autre registre, toujours américain, représentant d'une certaine manière les *Gender Studies* qui parlent à la jeune génération de notre siècle et oscarisés à n'en plus finir : les films *Marvel* et autres super-héros de *DC Comics*. Remarquons que les protagonistes sont à chaque fois des hommes (*Captain America*, *Black Panther*, *Batman*, *Superman* etc) et que les femmes sont souvent à la seconde place, même si certaines ont un instant de gloire (comme la femme d'*Iron man* dans le troisième et dernier opus, ou *Black Widow* qui est représentée comme une héroïne forte mais dans un second rôle). L'univers des héros est fort sexiste. Le seul film de 2018 qui place la femme au centre, dans l'univers des super-héros, est *Wonder Woman* qui campe une figure culte de la femme émancipée, forte, indépendante et intelligente. Et pourtant cette icône à la mini-jupe et forte poitrine est d'une certaine manière *pin-up* et fantasme masculin avant d'être guerrière (Pop culture, 2016)

« Mais quand le rêve est biaisé et déformé, quelle image de notre société renvoie-t-on aux lecteurs ? Les femmes seraient donc des objets sexuels, à peine vêtues, aux formes suggestives et aux poses lascives ? Et surtout condamnées à rester dans l'ombre des Supermen stéroïdes ? » (Pop Culture (2016), [En ligne])

Ce genre de films ne seront pas analysés dans ce travail. En réalité, il est impossible de réaliser une analyse pertinente de notre culture et de la représentation de la femme au travail si nous analysons seulement des films américains, des blockbusters qui ne sont en rien une image adéquate de notre Belgique. N'ayant pas la même culture que nous, Européens, quels seraient alors le lien pertinent et la représentation que nous cherchons à éclaircir ? C'est pourquoi, les films de notre plat pays, éligibles aux Magritte seront la base de notre analyse

essentielle. Sachant que la cérémonie des Magritte du cinéma a été créée en 2011, 5 films seront à la base de ce travail. Ces films seront choisis 1) selon la culture francophone, 2) selon le thème relaté (la femme et/ou le travail et/ou l'emploi), 3) l'année de production (un film par an) et 4) la mise en scène d'êtres humains authentiques et crédibles de notre société actuelle. Mais en aucun cas, le palmarès et la renommée n'auront une incidence sur le choix de l'analyse.

Les films qui seront donc sélectionnés pour ce travail sont tout d'abord :

1) *Les tribulations d'une caissière*, comédie sortie en 2011. Ce film relate l'histoire de Solweig, jeune femme caissière dans un supermarché. Cette histoire nous explique le quotidien difficile et le métier parfois ingrat des hôtesse de caisse. Face aux moqueries et mépris de ses clients, Solweig va leur faire prendre conscience de la face cachée de ce travail d'ouvrières.

2) Ensuite, à l'opposé de ce métier, *L'âge de raison*, film sorti en 2010, expose la vie d'une femme d'affaires accomplie de 40 ans. Suite à la découverte de lettres écrites lorsqu'elle était petite fille, l'héroïne se pose des questions essentielles sur son devenir d'adulte et sa carrière.

3) Les deux prochains films analysés expliquent la perte d'emploi, le licenciement et le chômage qui peut toucher autant les hommes que les femmes. Le film des frères Dardenne, *Rosetta* sorti en 1999 sera commenté et ce, même s'il ne fait pas partie des films éligibles des Magritte, il reste un film culte. L'histoire présente une jeune femme de 18 ans qui a perdu son emploi en usine, et cherche et se bat pour retrouver du travail. A savoir que c'est une des rares productions cinématographiques sous le statut de *gender blind* : film aveugle aux étiquettes du genre masculin et féminin et dont les rôles peuvent être totalement interchangeables.

4) *Je suis un soldat*, de 2015, interroge le sens du travail de nos jours. Ce film fait découvrir un monde où l'insécurité et la peur de la perte de l'emploi des travailleurs sont bel et bien menaçantes. Une jeune femme de 40 ans perd son emploi et travaille au chenil de son oncle, dans un monde dur et masculin.

5) Enfin, *Maman a tort*, sorti en 2016. Anouk, âgée de 14 ans, réalise son stage dans l'entreprise de sa mère, salariée dans un bureau d'assurances. Ici, c'est le regard d'une jeune adolescente sur le monde du travail ainsi que la complicité de la relation mère/fille qui sont au centre de cette l'histoire.

Pour terminer cette partie, je rajouterai que tout au long de ce travail, le logo de *clap* (un outil utilisé dans le cinéma pour identifier les différentes séquences et prises et permettre le montage et la synchronisation par la suite) se succédera. Ce symbole a pour fonction première d'éveiller le lecteur à rentrer dans le monde cinématographique en fonction du thème relaté en amont. Ce paragraphe sera l'occasion pour moi de donner tout d'abord mon avis, d'étudiante, de cinéphile, de femme. Puis de faire le lien entre le monde réel et le monde fictif et la représentation du travail des femmes par la caméra. Une analyse cinématographique sera donc le cœur de ces passages, permettant ainsi d'ouvrir les yeux sur la vie imaginaire de ces héroïnes par rapport à la réalité de notre société.

Ce mémoire a donc comme but principal de se questionner sur la représentation du travail des femmes (analyse sociologique) et de s'interroger sur la personnalité des femmes-héroïnes dans le monde du travail dans le cinéma franco-belge (analyse psychologique). En espérant y trouver des réponses, je vous souhaite une bonne lecture.

PARTIE 2

Un point de vue Sociologique

Introduction

La question de la représentation des femmes a toujours été sujet à conflit mais aussi à discrimination. Les femmes ont toujours travaillé, ont toujours été présentes dans notre société. Mais les inégalités restent de mise. Malgré les nombreuses revendications et évolutions des lois, elles restent inférieures et soumises aux hommes. Aujourd'hui les stéréotypes sur les femmes sont tellement devenus « monnaie courante ». Combien de fois n'avons-nous pas entendu « ne fais pas ta fille », « quel garçon manqué », « c'est une femmelette » ? Ce sont devenues des remarques passées dans le langage courant, qui ne choquent même plus la majorité des gens, alors que le fond de ces phrases, est humiliant pour les femmes et les rabaisse à une position d'infériorité. C'est le sexe faible. Mais la vraie question qui se pose est la suivante : est-ce que notre société est une société misogyne et d'inégalité des genres ?

Si dans la réalité et dans notre monde, les femmes ont déjà du mal à se faire respecter et à être au même niveau que leurs confrères masculins, qu'en est-il de leur représentation dans le cinéma franco-belge ? Le cinéma est un média facile d'accès et qui peut marquer beaucoup de gens. Regarder un film, c'est rentrer dans une histoire imaginaire, s'accrocher au héros ou à l'héroïne et vivre une aventure à la troisième personne. Si les films sont là pour divertir les spectateurs, ils sont aussi la représentation accentuée de notre société et de nos idéaux. Un film, la plupart du temps, c'est une image, un tableau de notre monde sociologique.

Ce travail étudiera donc la relation entre le travail des femmes et leur représentation dans le cinéma franco-belge. La place de la femme à travers le regard de la caméra et donc de la société des hommes et des femmes. Car, comme disait Simone de Beauvoir :

« La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité ; les singularités qui la spécifient tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent ; elles pourront être surmontées dès qu'on les saisira dans des perspectives nouvelles ; ainsi on a vu qu'à travers son expérience érotique, la femme éprouve - et souvent déteste- la domination du mâle : il n'en faut pas conclure que ses ovaires la condamnent à vivre éternellement à genoux. » (De Beauvoir Simone, 1945, p.356)

Chapitre 1 : Les rapports hommes-femmes dans l'Histoire

« Séduire et être mère, c'est pour cela qu'est faite une femme »²

Ce premier chapitre a pour but d'expliquer l'émancipation des femmes de la sphère privée vers la sphère publique. L'Histoire se découpe en plusieurs dates-clé et aussi à travers l'introduction de lois pour les femmes. Une analyse plus détaillée fera suite sur le travail des femmes en chiffres : les études que font les femmes lors de leur scolarité, les métiers qui en découlent et aussi les chiffres du chômage entre les deux sexes.

1.1 De la sphère privée à la sphère publique

L'homme a toujours été un être compris socialement comme travailleur (Schweitzer, 2002). De tout temps le travail a permis le progrès d'une civilisation, accédant ainsi à la découverte et à la maîtrise des différentes activités des secteurs méso-économiques. La division du travail, expliquée par Adams Smith (1776), a stimulé l'habileté des hommes, leur performance mais aussi leur consommation. La place du genre était notamment limitée dans une structure étreinte par la société d'hier : « métro-boulot-dodo » (Schweitzer, 2002). Mais qu'en était-il de la femme ? Au départ, l'emploi féminin n'était pas un sujet fort exploité ou même contesté. L'image type de la femme au fourneau, femme au foyer, femme ménagère, femme mère était le portrait collectif et général de l'éducation que toute jeune femme se devait de suivre. Les femmes travaillaient, oui, mais le plus souvent dans leur foyer. « Il y a soixante ans encore, le destin des filles était tout tracé : trouver un mari, faire des enfants, entretenir la maison.... » (Sarfati, 2001, p.13). Comme le relate le film *Le sourire de Mona Lisa* : « Tu es née pour enfanter, c'est le but de ta vie », proclame plein de verve la jeune actrice à l'héroïne de l'histoire, les yeux presque brillants de bonheur.

² C'est bien ce que le sénateur Alexandre Bérard a dit en 1919. Selon lui, les femmes ne pouvaient pas comprendre les enjeux politiques car elles étaient trop influencées par leurs émotions.

Saviez-vous que...

Sappho est une écrivaine qui vivait sur l'île de Lesbos, en Grèce, il y a 2500 ans. Elle enseignait la poésie aux jeunes filles. Elle serait la première femme à avoir critiqué la société grecque qui ne donnait aucun pouvoir aux femmes. Comme elle habitait l'île de Lesbos, elle était une Lesbienne. Depuis, ce mot a pris un autre sens.

(CLOUTIER, 2016, p. 29)

Née pour enfanter, vraiment ? Et pourtant la femme était bel et bien cantonnée à cette place. Les publicités distillaient cette information à toute ménagère, qui se doit et se devait d'être heureuse dans leur condition. Les images des 30 glorieuses nous montraient les femmes épanouies dans leur cuisine, au milieu de leurs casseroles. A l'époque, offrir à une femme le nouvel outil de cuisine, était le plus beau cadeau qu'elle pouvait rêver ou se devait de rêver. Certaines de ces publicités véhiculaient une image très sexiste et machiste (Lesueur, 1999). Regardons par exemple, le cas de la France, entre autres. Le géant *Moulinex*, entreprise inventant le premier moulin à légumes créé par J. Mantelet, a réalisé beaucoup d'images de vente, qui à cette époque étaient acceptées unanimement : « pour elle Moulinex, pour lui des bons petits plats », ou encore « Moulinex libère la femme » (en lui offrant un moulin à légumes) sont des exemples assez parlants du rôle de la femme. Le statut de la femme était donc clairement défini ainsi que son rôle social. Maîtresse de maison, que demander de plus ? (Gresy, 2002)

Le travail domestique faisait donc partie des us et coutumes. Les femmes faisaient le pain, filaient le lin et s'occupaient de la literie. Toutes ces productions étaient indispensables pour le bon maintien de la famille, cette cellule de production. Puis, l'industrie s'est développée. Comme l'explique Marx : « En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des services sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés. Quand le capital s'empara de la machine, son cri fut : du travail de femme, du travail d'enfant ! » (Marx, 1976, p.379). Par la suite, le travail devient de plus en plus social et intellectuel et la force musculaire n'a plus d'impact assez important, permettant aux femmes d'être « davantage partie prenante dans cette lutte émancipatrice » (Bertrand, 1975, p.69).

Puis la féminisation du salariat est apparue et les droits des femmes ont vu le jour dans la loi. Soulignons quelques dates clés qui ont fait l'Histoire (Lesueur, 1999). En France, en 1903, Marie Curie reçoit le prix Nobel de physique. Nous pourrions remarquer par la suite que très peu de femmes ont eu ce prix (52, dont deux fois Marie Curie), ce qui révèle le fossé des genres ainsi que le domaine d'attribution par sexe (les femmes seront primées pour des actes

en faveur de la paix et de la littérature). En 1904, un début de révolte avait déjà été mis en lumière par les féministes brûlant le code civil qui affirmait dans l'article 213 « La femme doit obéissance à son mari ». En 1924, l'uniformisation des programmes scolaires devient la règle pour tous. L'année 1938 offre la suppression de l'incapacité juridique des femmes mariées. Et le droit de vote pour les femmes fait son apparition en 1944. Les femmes mariées pourront par la suite exercer une profession sans l'autorisation de leur mari en 65, et 72 verra la reconnaissance du principe « à travail égal, salaire égal ». La loi Roudy, en 1983 pose le principe de l'égalité professionnelle entre les hommes et les femmes, et la loi relative à l'égalité salariale entre les femmes et les hommes est de mise à partir de mars 2006 (Lunghi, 2001). Le genre féminin a donc commencé à avoir une place plus importante en dehors de la sphère familiale privée à partir des années 70. Nancy Sinatra dans sa chanson « These booths are made for walking », véritable hymne à l'émancipation, met en évidence le pouvoir fort de la féminité, les femmes sortant de la cuisine et se mettant en marche vers leur avenir.



L'âge de raison : « Il était une fois.... »

Il était une fois une petite fille qui voulait vivre sa vie, devenir quelqu'un et réussir à être heureuse. Et se promettant de ne jamais oublier ce serment, âgée de 7 ans, elle s'écrit à elle-même des lettres pour lui rappeler le bon chemin à suivre si jamais elle se perdait lorsqu'elle serait devenue adulte. Puis elle s'est confrontée au monde des adultes, a souffert la perte de l'être aimé et s'est promis de ne plus avoir de sentiment et de se trouver un emploi qui rapporte bien. S'il fallait résumer ce film, *L'âge de raison* est en réalité un parcours initiatique d'une jeune femme qui se cherche dans une société qui ne lui correspond pas. Un véritable conte de fée, représentation imagée de la société : l'héroïne subit des épreuves, pour en ressortir plus riche. Ainsi, à travers ces histoires, ces livres, ces films, le récit explique l'humanité et la recherche de soi-même. Selon l'analyse de Bettelheim (1976), chaque film, chaque « conte de fée » commence bien souvent par le départ d'un des parents. Ici c'est l'abandon de son père qui fait démarrer l'histoire, laissant la mère seule, sans diplôme et sans travail, à élever ses deux enfants en bas âge. Suite à cette séparation, souvent arrive un moment de déchéance sociale et d'humiliation cruelle. La mère de Marguerite se retrouve seule et doit alors vendre sa maison, les meubles, pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille. La tentation est aussi assez présente, dans les récits initiatiques. Agée de 7 ans, l'héroïne se rend compte que pour survivre et s'intégrer, elle doit renoncer aux sentiments

positifs et se forger une armure de mépris et marcher sur les autres pour grimper l'échelon social. Toute histoire de réussite est jalonnée par des épreuves de mort (la perte de son père et de sa structure familiale) et d'amour (sa difficulté à trouver l'amour véritable et à fonder une famille). Et pour que cette dernière soit atteinte, il faut que le héros/l'héroïne traverse des épreuves pour construire son identité. Les épreuves, Marguerite, elle les surmontera par l'abandon de son travail qui ne lui convient pas, et arrivera finalement, comme récompense, à trouver le bonheur dans l'amour, se marier, et à tomber enceinte. Zipes (1986), lui, rajoute que les contes de fée ont pour but de mettre en avant les valeurs patriarcales. C'est ainsi que Marguerite, petite fille sage qui aime jouer avec son balai, devient une méchante femme, désagréable, cynique, arriviste et très intelligente (remarquons que l'intelligence ici est placée dans la catégorie « mauvais »). Ensuite, grâce à l'aide de son ami d'enfance, de son avocat et de son petit ami (qui sont les seules figures d'autorité de l'histoire), elle redevient ce qu'elle aurait dû être dès le départ : une mère aimante qui ne court pas après l'ambition au travail. L'accomplissement de son aventure clôt l'histoire par le motif du mariage. Conclusion de la place de la femme dans notre société ?

1.2 L'éducation, le poids du modèle sociétal

Notre époque est à un tournant décisif pour l'inégalité homme-femme, selon différentes disciplines. Dans un couple, souvent les deux travaillent. Pour joindre les deux bouts ou tout simplement parce que notre société le permet. « Mais qui va garder les enfants ? » disait Laurent Fabius lors de l'élection de 2007 lorsque Ségolène Royal posait sa candidature à l'élection présidentielle. La femme n'est plus cantonnée seulement au ménage et à la cuisine. A présent, elle travaille en dehors de la sphère privée, et la plupart du temps, a suivi des études pour obtenir un diplôme.

La question des études est un point très important qui dirigerait toute la vie future des jeunes femmes et qu'il est nécessaire de citer pour ainsi mieux comprendre la ségrégation dans les formations et le monde de l'emploi. Attention cependant à souligner que la préparation et l'orientation professionnelle n'est qu'une variable nombreuse des conditions de travail des femmes. En réalité le choix d'études est influencé dès la plus tendre enfance par des conditionnements sociaux et l'éducation (que ce soit des parents ou des enseignants). Une petite fille curieuse et téméraire serait plus facilement réprimée qu'un petit garçon. Une petite fille jouant avec des voitures et grimpant aux arbres est vite arrêtée contrairement à son

homologue masculin. Même l’alphabétisation est sujette à discrimination. On demandera plus facilement aux petites filles d’écrire proprement et sans ratures dans le seul but de favoriser la vertu de l’ordre et de la propreté. (Le Doeuf, 2000). « Peut-être que dans 100 ans garçons et filles seront tous égaux, parce que l’éducation des deux sexes est en train de s’uniformiser » (Gianini Belotti, 1974, p. 195), explique une enseignante dans les années 1974, face aux problèmes de la différence profonde entre les deux sexes.

Voici quelques exemples de « préceptes de grands-mères » inculqués, qui véhiculent certains stéréotypes et qui nuisent parfois aux petites filles et petits garçons et qui a comme conséquence un conditionnement culturel qui se poursuit à l’âge adulte dans la sphère privée et la sphère professionnelle (Briles, 1999, pp. 50-51) :

Préceptes de grands-mères	Préceptes de grands-pères
Sois gentille !	Ne pleure pas !
Sois douce !	Fais comme si tu n’avais pas mal !
Laisse gagner les garçons !	Ne te laisse pas persécuter !
Ne sois pas ambitieuse ni agressive !	C’est normal d’être dur !
Ne cherche pas la bagarre !	Sois un homme !

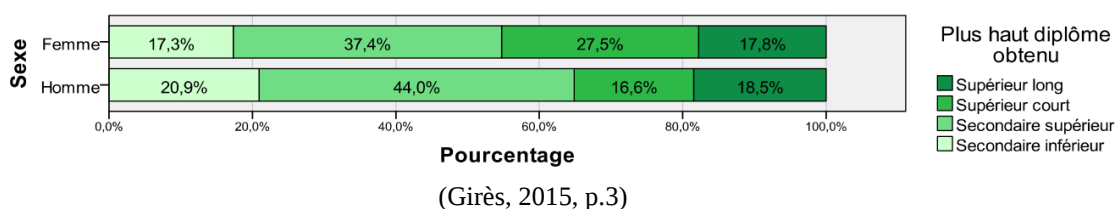
Dans ce monde de jeux, de jouets et de littérature enfantine, la discrimination et la différenciation fondée sur le sexe est importante et évidente, et ce encore à notre époque. Les jouets offerts aux petits enfants sont déjà une représentation nette sur leur futur rôle à jouer et qu’on attend d’eux dans la société. Ainsi, aux petites filles, les parents offriront dînette, poupée et set de maquillage. Alors qu’aux petits garçons, jeux de construction, fusils et voitures sont l’apanage de leur prime enfance. Même la firme de construction de plastique *Lego* oriente ses jeux en fonction du sexe : les garçons construisent des gratte-ciels, des maisons, des chars d’assaut. Les filles construisent des cuisines, des salons, des chambres à coucher (Gianini Belotti, 1974).

Quelle leçon en tirer ? « Les deux orientations fondamentales de l’éducation des petites filles sont parfaitement respectées dans le répertoire des jouets offerts : la tenue de la maison et le soin de sa propre beauté. » (Gianini Belotti, 1974, p. 116). Il n’est donc pas étonnant que ce conditionnement se poursuive dans le choix des études supérieures, inconsciemment, les jeunes femmes, modelées par « les séquelles de leur passé éducationnel » (Vogel-Polsky,

1974, p. 35) et de l'attente et des exigences de la société, se dirigent plus vers des métiers dits *féminins*. C'est-à-dire vers le secteur tertiaire qui mène vers des professions moins rentables: enseignante, ménagère, infirmière, coiffeuse, secrétaire sont les exemples les plus marquants (Vogel-Polsky, 1974).

« S'agit-il d'un destin inéluctable ? Les femmes seront-elles toujours condamnées aux fonctions subalternes et mal rémunérées à cause d'une formation de base insuffisante et souvent inadéquate ? » (Vogel-Polsky, 1974, p. 38)

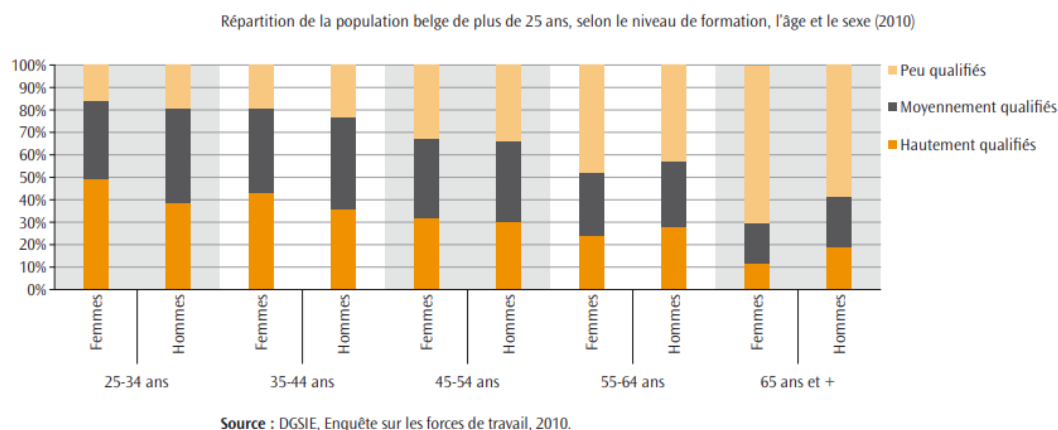
Une étude de 2015 de l'Observatoire Belge des Inégalités montre une répartition des diplômes selon le sexe³ :



De ce graphe, il ressort que les femmes suivent généralement davantage les cycles de formations courts par rapport aux hommes qui sont plus nombreux dans les cycles longs. Cette tendance de genre sera par la suite une *infirmitté* sur le marché de l'emploi et pour les postes à haute responsabilité des entreprises. « Les filles restent davantage orientées vers des filières peu valorisées sur le marché du travail, ce qui aura des incidences sur leur choix de carrière, et donc sur toute leur vie professionnelle » (Le Prevost et Lootvoet, 2009, p.10) rajoute une étude de l'Université des femmes. Cette ségrégation engendrera par la suite une discrimination salariale mais aura aussi une influence négative sur la valeur du travail accompli par la gent féminine (Vogel-Polsky, 1974). Pour comprendre ce problème, il faut retourner en arrière, au moment des choix d'études universitaires. Les jeunes filles sont bien plus présentes dans les filières de lettres et des sciences humaines, alors que les jeunes garçons choisissent des filières scientifiques et techniques. La question à se poser est la suivante : pourquoi éviter et se détourner de ces filières qui apportent prestige et supériorité sociale professionnelle ? Car, comme l'explique Maruani (2001), les filles ne sont pas plus

³ « La classification des diplômes comprend quatre niveaux. Le niveau *supérieur long* désigne les personnes qui ont un diplôme de l'enseignement supérieur non universitaire de type long, universitaire, ou un doctorat. Le niveau *supérieur court* désigne les personnes dont le diplôme le plus élevé est un graduat. Le niveau *secondaire supérieur* désigne les personnes qui ont au maximum un diplôme du secondaire supérieur (général, technique ou professionnel). Le niveau *secondaire inférieur* désigne les personnes qui ont au maximum un diplôme du secondaire inférieur (général, technique ou professionnel). Ce dernier niveau comprend également les personnes qui ont au maximum un diplôme du primaire ou qui n'ont aucun diplôme. » (Girès, 2015, p.3)

bêtes que les garçons, bien au contraire, puisqu'elles réussissent mieux à l'école et à l'université et y sont plus nombreuses. « L'anticipation de l'avenir professionnel incite les filles à s'en détourner. (...) L'« aversion des filles pour les maths » est donc une construction sociale qui s'appuie sur l'intériorisation de stéréotypes masculins et féminins. » (Maruani, 2001, p.27).



D'un autre point de vue, L'institut pour l'égalité des femmes et des hommes, fait remarquer que les jeunes générations sont en moyenne plus qualifiées que leurs aînés. Ainsi, l'enquête sur les forces de travail de 2010 soutient que les femmes de 65 ans et + sont moins qualifiées que les hommes du même âge. Par la suite, cela se rééquilibre dans les populations de 45-54 ans, tandis que les femmes de 25-34 et 34-44 ans, représentent la majorité dans le niveau de formation hautement qualifiées, par rapport aux hommes qui se stabilisent dans la formation peu qualifiées et moyennement qualifiées. « En à peine plus de deux générations, la différence de niveau de formation entre les femmes et les hommes a donc largement évolué à l'avantage de ces dernières. » (Institut pour l'Egalité des femmes et des hommes, 2011, p.325).

« Aux hommes la technique, les qualifications bien définies de l'industrie et les propédeutiques au pouvoir ; aux femmes la relation personnelle, quasi privative, les formations aux qualifications moins définies du tertiaire et de bien moindres garanties pour percer le 'plafond de verre' du pouvoir. » (Le Prevost et Lootvoet, 2009, p.9),



« N'oublie pas ta poupée... »

Disait la mère de Marguerite, dans le film *L'âge de raison*, la voyant partir de la maison sans cette dernière. D'autres stéréotypes font aussi partie du paysage cinématographique. Ainsi, la petite fille de 7 ans aura la discussion suivante avec son amoureux : « aide-moi à creuser »

« non, parce que je suis une fille ». Un autre, aussi parlant : elle doit balayer le sol avec son balai en plastique, pendant que le petit garçon, lui, joue avec sa longue vue. A travers les jeux et les jouets, les enfants sont conditionnés dès leur enfance à prendre la place qui leur revient. Les filles à jouer à nettoyer et à faire à manger, les garçons à jouer à commander et à voyager. Plus tard, adulte, un bijou ou une maison de poupée, aperçue à travers des vitrines éblouissantes, la font tomber en pâmoison. Elle reste sur le droit chemin, se comportant comme son éducation et la société le sous-entend. Tout comme la couleur rose est pour les filles et le bleu pour les garçons. Si nous devons analyser le choix des vêtements des différentes héroïnes, nous pouvons remarquer que Solweig (*Les tribulations d'une caissière*) porte un manteau rose, et que la chambre de la mère d'Anouk (*Maman a tort*) est peinte en rose. Et que, lors de leur sortie, la mère, la sœur et l'héroïne Sandrine (*Je suis un soldat*), portent toutes les trois des hauts de couleur rose-rouge, alors que le gendre est en pull bleu. Mais si ces petites filles sont déjà *formatées* par ces stéréotypes, comment peuvent-elles rêver à un emploi de cadre ? Elles qui ont appris dès leur enfance, par l'éducation, que leur place était d'entretenir la maison et/ou de prendre un travail qui peut aider à soutenir le travail de leur mari. C'est le cas de l'amie de Solveig, qui tombe enceinte, et qui sous/sur les conseils de son petit copain, abandonne son travail de caissière pour pouvoir rester à la maison et s'occuper de son futur bébé. « De toute façon, ce travail, tu ne l'aimais pas », rajoute ledit mari en souriant, minimisant l'impact de cette phrase. Une éducation *sexiste* entraîne un effet de domino : du choix des études au monde du travail, la femme se doit d'aimer son mari avant tout le reste. Au risque de perdre sa valeur dans le monde du travail et de garder uniquement une étiquette restreinte sur ses capacités de femme. Et l'homme se doit de réussir dans la vie et de subvenir aux besoins de sa famille. Mais au final, dans deux films sur cinq, cette forme d'éducation est gagnante. Marguerite choisira d'abandonner son travail pour devenir mère, Solveig son travail de serveuse pour pouvoir profiter de la vie au côté de son nouveau petit copain riche. Le cas de Cyrielle, de Rosetta et de Sandrine est plus fin. La première reste dans ce travail difficile mais ne trouve pas l'amour et reste malheureuse. Sandrine, qui perd son travail, retrouvera du courage dans les bras de son ami, acceptant enfin de lâcher toutes ses peurs et de se dévoiler à lui, complètement nue. Rosetta veut se suicider à la fin, quand elle perd son travail, mais est arrêtée de justesse par son ami pour qui elle a des sentiments. Quelle conclusion en tirer ? Que c'est grâce aux hommes, que ces héroïnes réussissent à s'épanouir, à avoir des sentiments d'amour et à se trouver une place dans la société ? Cyrielle, n'ayant pas trouvé de prince charmant, restera seule et malheureuse. Alors que Rosetta aura peut-être une chance de s'en sortir avec l'aide providentielle de son ami venu à sa rescousse.

Chapitre 2 : Les chiffres de notre époque

« Le monde te verra de la même façon que tu te vois, et te traitera de la même façon que tu te traites. »⁴

Si, dans le chapitre précédent, nous avons pu poser les bases de l'histoire de l'évolution de la place de femme dans la sphère privée à la sphère publique, il est grand temps à présent, de s'intéresser plus en détail sur le travail en lui-même. L'emploi de la femme en réalité et la place qui en découle. Ainsi, la question du travail et du chômage dans un monde en constante mutation, seront les deux principaux thèmes cités. Mais en dehors de s'intéresser au travail des femmes, l'intérêt sous-jacent est aussi de représenter la position, la place des femmes dans la société.

2.1. L'emploi

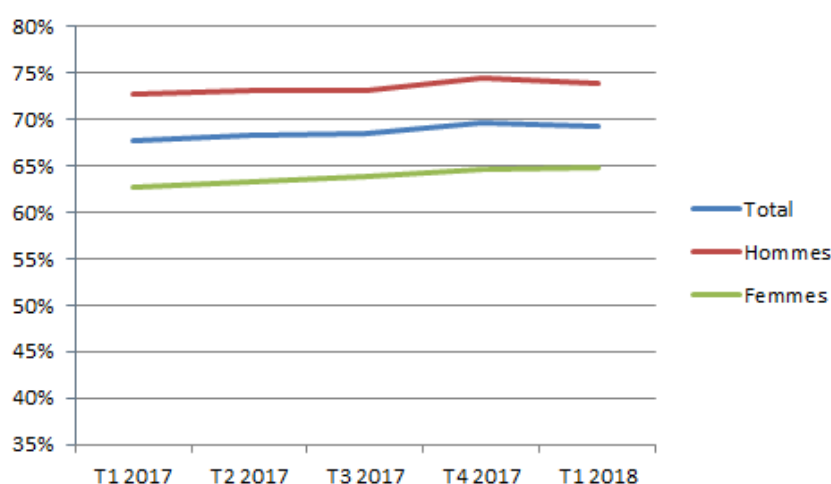
L'activité féminine sur le marché du travail reste encore faite de paradoxes et de contradictions. La place que les femmes ont réussi à se créer dans les activités professionnelles, n'a en rien, ou presque pas, diminué les discriminations dont elles sont l'objet. Les inégalités au travail sont encore fort présentes dans notre monde, souligne Ghesquière (2015). Analyser l'activité des femmes, c'est surtout traquer encore et toujours les inégalités de sexe, entre l'emploi féminin et masculin. « Les femmes passent plus de temps à s'occuper des tâches ménagères que les hommes et quand elles ont un emploi, elles occupent moins souvent des postes de supervision ou de prestige que les hommes. » (Guesquière, 2015, p.1). Cela étant, remarquons quand même les avancées et les évolutions de l'activité féminine, qui ont fait avancer la place de ces dernières en dehors de la cellule familiale. Ces mutations positives pour l'égalité ont permis de redéfinir le paysage social et le statut des genres (Maruani, 2011). Mais était-ce suffisant pour ébranler les fondements de cette société de dominance masculine ?

Selon Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (2011), les femmes gagnent en moyenne 10% de moins que les hommes. Il y a 45% de femmes qui travaillent à temps partiel

⁴ Parole de Beyoncé Knowles lors de la manifestation « la marche des femmes »

contre moins d'1 salarié masculin sur 10. Et que 75% de congés parentaux sont pris par les femmes. En 2011, « plus de quatre actifs sur dix sont des femmes. Cette moyenne européenne ne doit pas masquer les disparités nationales. Selon les pays, la part des femmes s'étage entre 41% et 49%. » (Maruani, 2011, p. 7). En voulant à leur tour avoir une place dans l'activité professionnelle, les femmes ont aussi été l'élément moteur de l'augmentation de la population active. Car à présent il y a une alternance et un cumul entre « travailler-s'arrêter-retravailler. Si, avant, les femmes, dès la naissance de leur enfant se *devaient* d'interrompre leur activité professionnelle, à présent, les normes ont changé et il n'est plus rare, le retour au travail de ces dernières, explique Maruani (2011). Aujourd'hui, selon une analyse de l'office belge de statistique (Statbel, 2018), il y a une plus forte hausse du taux d'emploi chez les femmes que chez les hommes, surtout entre le premier trimestre 2017 et le premier trimestre 2018.

Graph 1: Taux d'emploi des 20-64 ans selon le sexe (Statbel, 2018 [En ligne])



Tous les métiers ne se valent pas, rajoute Ghesquière (2015), expliquant que certains sont plus *prestigieux* que d'autres et qu'ils sont donc mieux rémunérés et considérés. Cette sorte de *hiérarchie* explique alors une partie des inégalités entre genres et pointe que les professions *honorables* en question sont essentiellement masculines. Ci-joint, un tableau reprenant les catégories professionnelles à temps plein présenté par l'Observatoire Belge des Inégalités.⁵

⁵ « Cette catégorisation a été réalisée à partir de la classification ISCO-88 (International standard classification of professions). La catégorie cadre supérieur comprend les catégories ISCO 1 (cadres supérieurs) et 2 (professions intellectuelles) à l'exception de la catégorie 23 (enseignants de tous niveaux). La catégorie professions intermédiaires comprend les catégories 23 et 3 (professions intermédiaires). La catégorie employés administratifs comprend la catégorie 4. La catégorie agriculteurs, artisans et ouvriers qualifiés comprend les catégories 6 (agriculteurs) et 7 (artisans et ouvriers qualifiés). La catégorie personnels des services et vendeurs

Catégorie professionnelle	Proportion de femmes	Exemples de métier
Cadres supérieurs	32%	Chef d'entreprise, directeur, médecin, architecte, scientifique, juriste...
Professions intermédiaires	48%	Enseignant, technicien, infirmier, inspecteur de police, agent commercial...
Employés administratifs	48%	Employé de bureau, guichetier, employé de réception...
Agriculteurs, artisans et ouvriers qualifiés	5%	Agriculteur, pêcheur, ouvrier du bâtiment, carrier, ébéniste...
Personnels des services et vendeurs	55%	Aide-soignant, agent de police, coiffeur, vendeur...
Ouvriers et employés peu qualifiés	26%	Ouvrier en usine, manutentionnaire, manoeuvre, aide de ménage...

La répartition des hommes et des femmes dans les métiers n'est pas égale. Les métiers des femmes sont concentrés dans certains secteurs et métiers et l'afflux massif des femmes sur le marché du travail n'y a rien changé. Le métier de secrétaire étant un des porte-drapeaux les plus voyants des professions exercées par les femmes. Mais ce qui reste frappant, c'est que ces mêmes métiers dits féminins, sont strictement les mêmes qu'au début de l'histoire des femmes dans le travail, et restent des métiers peu valorisés socialement. D'autre part, les femmes ont quand même réussi à se tailler un morceau du gâteau dans les professions qualifiées, des professions autrefois uniquement pour les hommes (pharmacien, magistrat). Ces professions qui sont devenues *mixtes* ne veulent pas pour autant dire *égalité*, même si cela reste un changement notoire (Maruani, 2011).

La sociologie Alice Rossi (1982) explique que la société attend que les hommes soient ambitieux selon leur capacité :

« Si un homme végète dans un travail qui n'utilise pas à fond ses capacités, nous aurons tendance à y voir un « problème social », un « gaspillage de talents ». En revanche, nous ne nous acceptons que les femmes travaillent en deçà de leurs capacités, mais nous encourageons à le faire pour que leur énergie puisse se reporter sur le rôle central qu'elles occupent dans la famille. » (Alice Rossi, cité dans Dowling, 1982, p.76).

comprend la catégorie 5. La catégorie ouvriers et employés peu qualifiés comprend les catégories 8 (ouvriers spécialisés) et 9 (manœuvres et employés non qualifiés). Ces regroupements ont été réalisés pour obtenir des catégories de taille suffisante et un nombre limité de catégories plus parlantes. » (Observatoire Belge des Inégalités, 2018 p. 5).



***Les tribulations d'une caissière* : « Si tu ne travailles pas bien à l'école, tu finiras comme la dame... »**

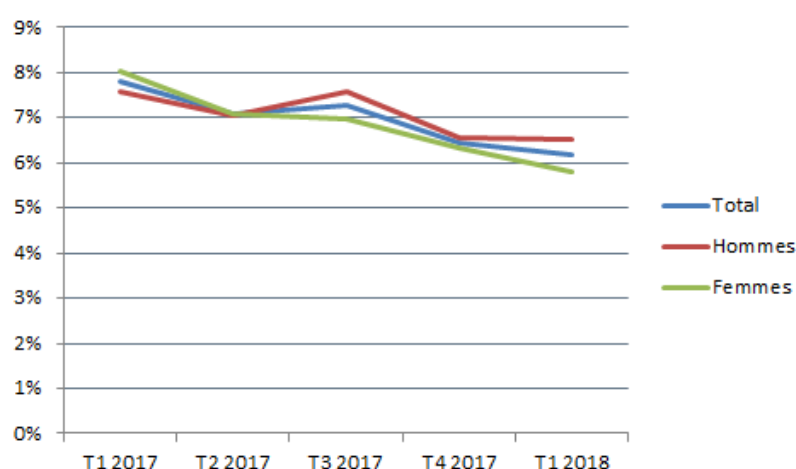
Disait une cliente à sa fille, sous le regard neutre de la jeune femme derrière une caisse de supermarché. Elle s'appelle Solweig, 28 ans, caissière dans un supermarché depuis 8 ans et diplômée universitaire de littérature. Phrase qui ne dure que quelques secondes, mais qui révèle la triste vérité de certaine façon de penser. L'héroïne du film ne répondra rien face à la caméra, ses yeux d'actrice expriment la lassitude demandée pour jouer son rôle, comme si en tant que femme elle-même, elle cautionnait ce genre d'idée faussée, ne réfutant pas à la petite fille qu'être caissière c'est un métier « dégradant pour les bêtes femmes ». Les femmes ont toujours travaillé et ont toujours été victimes de discrimination. Mais certains métiers restent dans l'opinion publique et les stéréotypes de genre, des métiers *typiquement* pour les femmes. Selon un vieil adage, ne dit-on pas que la prostitution serait le plus vieux métier du monde ?⁶ Et le cinéma l'utilise à travers les protagonistes féminins. « Quand je serai grande, je serai une princesse, pâtissière pour gâteaux de mariage, vétérinaire, sainte, exploratrice de mars », clame Margaret, âgée de 7 ans, héroïne candide du film *L'âge de raison*. *Les tribulations d'une caissière* aussi commence de la même manière, pour citer ensuite les différents métiers qu'elle aimerait faire : hôtesse de l'air, danseuse, institutrice, infirmière. Il n'est pas rare que les femmes fictives de second rôle aient les métiers suivants : secrétaire, technicienne de surface, enseignante, péripatéticienne... Cliché par leur façon d'être, passives, soumises, elles ne semblent pas s'émanciper par leur travail et sont lassées par la vie et leur condition de femme qui les empêchent de s'élever à un rang supérieur. Ici, l'héroïne choisit de suivre des études de littérature, pour finalement devenir caissière car elle ne trouve pas d'emploi en lien avec son diplôme. Ce constat résume assez bien, les idées et choix d'orientation genrés qui se dessinent par un déterminisme implacable dès le secondaire. La parité homme-femme dans certaines filières (scientifique ou numérique par exemple) est criante d'inégalité. Pourtant les filles ne sont pas plus bêtes que les garçons et le secteur d'étude ne dépend pas du sexe de la personne. Le cas d'Alessandro Strumia, scientifique italien de l'université de Pise, invité de 2018 du CERN (Organisation Européenne pour la recherche nucléaire), est intéressant de souligner lorsqu'il proclame dans sa présentation : « La physique a été inventée et construite par les hommes, on n'y entre pas par invitation » ou encore « la physique n'est pas sexiste envers les femmes ». Finalement, dans le film *Les tribulations d'une caissière*, cette remarque

⁶Auquel Bruno Adjignon, sociologue, répond : « La prostitution est un système, ce n'est pas une caractéristique propre à une personne ou une tare psychologique. » (Nor, 2016, p.5)

rabaissante, envers Solweig, vient elle-même d'une autre femme. Ainsi, les femmes entre elles ne se soutiennent pas et manquent de solidarité ou d'empathie. Elles se disputent pour des broutilles, se font des coups bas et sont désagréables dès que le client a le dos tourné, relate la caméra, en laissant au spectateur le soin de conclure que les femmes ne se font pas de cadeaux ?

2.2. Le chômage

Graph 2: Le taux de chômage des 15-64 ans selon le sexe (Statbel, 2018 [En ligne])



Dans ce deuxième graphe, Statbel (2018) explique qu'à partir du troisième trimestre 2017, le taux de chômage des femmes (qui s'élève à 5,8%) est inférieur à celui des hommes (à 6,5%) et est d'une faible visibilité. Pourtant, pendant plusieurs générations, le *surchômage* des femmes étaient bel et bien présent. Cet indicateur de chômage est aussi un indice des inégalités de sexe dans les emplois. Indice, car cela représente le choix de la sélectivité et des discriminations du marché du travail (Maruani, 2011). Lazarsfeld (1981), auteur d'une étude sur le chômage de masse du début du XXe siècle en Autriche, explique une réalité assez importante de notre société : les hommes considèrent la perte de l'emploi comme une atteinte à leur statut social et ne parviennent plus à remplir leur rôle de *breadwinner*. Mais pour les femmes, dit-il, les retombées sont moins affirmées.

« Elles surmonteraient mieux l'épreuve du chômage parce qu'elles investissent des activités de substitution comme les tâches familiales et domestiques, l'éducation des enfants et l'entretien de la maison. Elles sont donc d'emblée inscrites dans des rôles

féminins, traditionnels, qui font contrepoids à la stigmatisation de la privation d'emploi. » (Demazière, 2017, [En ligne])

Un cas d'école qui soulève la question : l'Allemagne nazie. Dès 1933, des lois interdisent aux femmes de travailler (et les licencient pour celles qui sont en emploi). L'Allemagne qui avait déjà un très haut taux de chômage. Le chômage des femmes disparaît alors des statistiques de ce pays. « Il permet de mettre en évidence la logique qui sous-tend l'acceptation contemporaine de la notion de chômage : le chômage n'est pas l'inverse de l'emploi, il est l'envers du droit à l'emploi. » (Maruani, 2001, p.65). Ainsi, les hommes ont droit au travail, mais les femmes non, et sont facilement mises en conséquence dans la case *inactive* (sous-entendu femme au foyer) et non en *chômage*. Deux termes donc à ne pas confondre car les retombées sont très différentes :

« L'inactivité, tout comme le chômage, est donc une convention statistique. Sinon, elle est une aberration sociologique : une mère de famille de cinq enfants, au foyer, est considérée comme « inactive » alors qu'un chômeur sans travail ni emploi est défini comme « actif » (Maruani, 2001, p.66).



Je suis un soldat et Rosetta face au chômage

La question du chômage des femmes est aussi importante que celle du travail des femmes. Pourtant aux regards de certains, une femme au chômage apporte invariablement des soupçons explique Claude (2014) : celle que la gent féminine, a choisi en réalité de plein droit le statut de chômeuse pour gagner en contrepartie et ce sur le dos de la collectivité, et de façon déguisé, le statut de femme au foyer. Cette image sexiste n'est peut-être pas dite à haute voix, mais elle est malheureusement dans le for intérieur de ceux qui ne cherchent pas plus loin que le bout de leur nez. Ainsi, disait l'oncle de Sandrine, dans *Je suis un soldat* : « pourquoi cherches-tu du boulot, si tu peux vivre sous le toit de ta mère avec les allocations de chômage en prime ? » En pensant de cette façon, est-ce que ce personnage secondaire ne souligne pas une réalité désuète ? Celle qu'une femme n'a pas besoin de travailler, ni besoin d'autonomie financière, puisque sa place primaire et fondamentale se trouve dans le foyer ?

« Comme si leur droit à l'emploi et au revenu n'était tout simplement pas (vraiment) reconnu. Car être sous la dépendance financière d'autrui (le mari, généralement), ce

n'est pas de la paresse, pas plus d'ailleurs que de s'occuper de la bonne marche de la maison familiale. » (Claude, 2014, p.3)

Pourtant, l'héroïne Sandrine, tout comme sa consœur Rosetta, refuse de tomber dans cet engrenage, et se battent pour chercher une issue à cet isolement social, en étant prête à prendre n'importe quel boulot. C'est ainsi que la première se retrouve à travailler dans un chenil, métier *dit masculin* et que la deuxième vend des gaufres comme marchand ambulante. Autre point de vue, mais qui a tout autant son importance : les deux héroïnes, sans diplôme, proviennent d'un milieu culturel assez pauvre. D'un côté, une mère alcoolique, se prostituant et vivant dans une caravane dans un camping (Rosetta), et de l'autre (Sandrine), une mère travaillant comme vendeuse dans un supermarché, vivant dans une petite maison avec ses deux filles et son gendre. Cette pauvreté socio-économique n'aidant pas, elles ont encore plus de difficultés à s'insérer dans une société où les mal lotis n'ont pas, voire très peu, leur mot à dire, face au capitalisme de notre époque. La difficulté d'accéder à l'emploi est donc beaucoup plus importante, nous relatent les deux films, présentant deux héroïnes impuissantes face à l'adversité. Et devant cette dure réalité, Rosetta, dans les dernières minutes du film, fait une tentative de suicide. D'une certaine façon, Sandrine, l'héroïne de *Je suis un soldat*, réagit aussi de manière similaire. Dans les dernières scènes, lorsqu'elle arrête son travail au chenil, les spectateurs la retrouvent seule, nageant dans la mer, avec comme fond sonore une musique triste.

2.3. Tâches domestiques versus vie professionnelle

A notre époque, de plus en plus de femmes trouvent du travail, que ce soit à temps partiel ou temps plein. Pourtant quelque chose reste souvent méconnue ou peu reconnue : le hors-travail, qui correspond aux travaux domestiques ou encore les tâches familiales par exemple. C'est une réalité qui est souvent oubliée et non prise en compte, et provoque des inégalités bien marquées à notre époque. Si à présent des études ont été menées pour mettre en avant ce problème de société, explique Méda (2001), rien n'a pourtant changé, ou si peu, et il affecte toujours autant la gent féminine, qui est *déchirée* entre deux réalités de terrain : vie familiale et vie professionnelle. Ces tâches domestiques sont fort importantes au vu des études réalisées et comprennent entre autres : vaisselle, courses, ménage, lessive, etc. Et ce sont très souvent en majorité des femmes qui les prennent en charge. Une étude française *Emploi du temps* rajoute même les chiffres suivants : 33h par moyenne en semaine pour les femmes et 16h30 pour les

hommes (Dubar, 2003). Sans compter le travail parental (soin des enfants) qui est lui aussi en forte majorité occupé par les femmes. Et malgré le fait que les femmes puissent avoir un niveau d'étude aussi, ou plus élevé, que les hommes, que l'insertion professionnelle est identique pour les deux sexes, il n'en reste pas moins que la présence d'un enfant provoque la chute de cette égalité, cette division sociale de travail.

« Elle tient au fait que, par la suite, il continue à aller de soi pour une grande majorité de la société qu'un certain nombre de tâches incombent « naturellement » aux femmes, en vertu d'un raisonnement trop peu souvent formalisé qui opère allègrement une suite de sauts logiques, du congé de maternité pris par la mère au lien privilégié de celle-ci avec le petit enfant, et de la prise en charge de l'enfant à celle de l'entretien de la maison. » (Méda, 2001, p.30).

D'autre part, pour pouvoir s'occuper de cet enfant (aller le chercher à la crèche, les courses et le rangement sont les exemples types), la femme se doit très souvent de faire des concessions. Et pour cela, elle doit, soit diminuer son horaire de travail, si elle avait un temps plein, soit chercher un emploi dont l'horaire est adapté pour ses besoins de mère. Que ce soit contraint ou choisi, quoiqu'il en soit, elles devront concilier vie professionnelle et vie familiale et donc gérer deux rôles/statuts ou d'une autre manière, réaliser une double journée (Méda, 2001).

Les temps sociaux sont aussi intéressants à analyser. Ces derniers ont une importance majeure dans les inégalités homme-femme. Mais avant d'aller plus loin, définissons les *régimes de temporalités sociales*. Ce terme a provoqué de vrais débats sur la nature de l'individu social en tant qu'acteur. Par exemple, Benveniste (1974) expliquait la configuration des activités comme telle : temps physique, temps chronique et temps linguistique. Bergson ou Bachelard, eux expliquaient le temps objectif (subi) et temps subjectif (vécu) ou encore le temps biographique (pour soi) et le temps social (pour autrui) (Vetters, 1996). Mais, quoiqu'il en soit, les rapports aux diverses temporalités sont au cœur des différenciations sexuées et ont comme conséquence une domination économique masculine. Il est vrai que les hommes assujettissent leurs compagnes, sans le vouloir, par une domination sans partage du *temps de travail*, au détriment du *temps hors-travail*. De leur côté, les femmes souhaitent une meilleure conciliation des rapports des temps sociaux, un compromis temporel nécessaire pour une répartition du temps de travail domestique entre les deux sexes. Cela permettrait aux femmes de conquérir un *temps pour soi* et d'harmoniser par la base l'engagement familial, civique et l'identité professionnelle (Dubar, 2004).



Petite fée du logis après les heures

Il semblerait que les femmes ne peuvent pas *s'empêcher* de faire le ménage, de brosser et récurer pour que leur logis reste aussi brillant que le miroir lisse de Maléfique. Prenons rapidement l'exemple du film *Je suis un soldat*. Sandrine, bien qu'elle ait un temps plein dans un travail assez difficile, doit nettoyer et faire le repas le soir. Et idem pour sa sœur ou sa mère, qui rapporte les courses bien qu'elle soit la doyenne de la famille et qu'elle soit fatiguée. Et face à cela, le gendre, lui, reste devant la télévision, une bière à la main, à attendre que ces « bonnes femmes » dixit-il, aient fini de préparer le repas, arguant qu'il est trop fatigué de sa journée au chantier pour les aider. Même en travaillant toute la journée, elles doivent continuer à *servir* l'unique mâle de l'environnement familial, qui, lui, est bien au-dessus de toutes ces tâches ménagères. Image stéréotypée de la vie de couple. Un autre exemple dans le film *Maman a tort*. Ici, point de mari ou de petit ami. La mère élève seule sa fille, travaille dans une entreprise à temps plein, et fait même très souvent des heures supplémentaires, lorsque son patron (encore un homme) lui ordonne de revoir tel ou tel dossier mal fait. La vie de famille de Anouk, la fille de 14 ans, et de Cyrielle, la mère de 40 ans, se résume à passer la soirée devant la télévision, ou chacune dans sa chambre, après avoir mangé rapidement un plat surgelé. Bref, ici, Cyrielle est trop fatiguée pour prendre ce rôle de *femme de ménage*, mais, semblerait-il, se rattrape le week-end, puisque leur appartement ne ressemble pas à une décharge... Elle passe par contre, bel et bien son temps sur des sites de rencontre, se maquille ou fait des essayages de vêtements devant son miroir ou va dîner avec ses copines le soir, laissant sa fille seule dans leur appartement. Est-ce la nouvelle génération de femmes ? Et comme chantent si bien les souris dans le film *Cendrillon* des studios Disney : « Patati et patata toute la journée, ça n'arrête pas, faut faire le feu et la cuisine. La vaisselle, le ménage, le repassage, le lavage. C'est vraiment de l'esclavage. Elle doit tout le temps travailler, sans jamais jamais s'arrêter. » (*Cendrillon*, 1950)⁷ Alors, qu'est-ce qui a changé ? Pas grand-chose. Pas grand-chose peut-être mais si l'argent ne pose pas de soucis, le problème des tâches ménagères est vite réglé. C'est le cas de Marguerite, femme d'affaires de 40 ans, héroïne du film *L'âge de raison*, qui passe tout son temps à travailler et peut se permettre de s'offrir les services d'une femme de ménage. Malgré cela, même si ce n'est pas elle qui travaille, cela reste une femme qui s'occupe de cette activité dite féminine, mais qui le fait dans son cadre de travail.

⁷ Paroles de la chanson « *C'est pas une vie* », du long métrage d'animation *Cendrillon* de Disney, 1950

Chapitre 3 : Un pas vers la psychologie – Note d’articulation

« Après trente ans passés à étudier la psychologie féminine, je n’ai toujours pas trouvé de réponse à la grande question: Que veulent-elles au juste? »⁸

La sociologie et la psychologie ont été, dès leur création, sur des terrains différents. Historiquement ces deux disciplines ont d’abord été considérées comme annexes de la philosophie. Si elles se s’y ont opposées dès le départ, en cherchant au fur et à mesure à se rapprocher des sciences surnommées fortes, c’est-à-dire, des sciences expérimentales, objectivantes ou quantitatives, elles sont pourtant restées longtemps sœurs ennemies (Delas et Milly, 2015). Cependant l’un ne va pas sans l’autre, et ce travail ne peut aboutir sans l’aide et l’interaction de l’une et l’autre. Comment pourrait-on parler de la représentation des femmes dans le cinéma si la place de la psychologie sociale était passée sous silence ?

Le terme psychologie provient du grec ancien et veut dire : souffle, esprit, âme. Etymologiquement cela veut dire étude/science de l’âme. En France, Théodule Ribot est le premier à distinguer cette matière de la métaphysique. Ainsi il explique que la psychologie est une étude d’abstraction fondée sur la subjectivité. Ces deux disciplines sont la base de la compréhension de l’être humain et permettent de comprendre les comportements individuels et collectifs. « Les états mentaux individuels sont alors vus et expliqués dans l’interaction entre ego et autrui ; les phénomènes sociaux sont analysés comme le produit des actions individuelles. » (Delas et Milly, 2015, p.495). Tarde (1898) le nomme comme la *psychologie sociale*, alors que Gustave Le Bon (1895), lui en parlera comme la *psychologie de la foule*. Ce dernier titre aura beaucoup de succès, au point où même Freud en parle. Car ce terme de *foule* renvoie à des individus ne se connaissant pas, mais interagissant les uns avec les autres vers une puissance, une volonté qui les dépassent. Cette foule organisée devient une âme collective soumise à la loi de l’unité (Le Bon, 1905). Mais l’homme est un être avec des besoins d’appartenance (en lien avec la Pyramide de Maslow, c’est-à-dire des besoins sociaux, faire partie d’une famille, d’un groupe) et qui est sous la dominance des relations humaines. D’autre part, Mayo explique les relations humaines du point de vue de la *pensée logique*, apanage de la direction, opposée à la *pensée non logique*, affective et sociale du point de vue

⁸ Citation de Sigmund Freud

donc des exécutants. L'identité de l'individu a aussi une place très importante dans les deux disciplines.

« L'identité se construit d'abord avec la mère, avec la famille, puis à l'école. Elle peut être une identité de sexe, de classe sociale, une identité ethnique. Mais l'identité connaît aussi un moment crucial au moment de la confrontation au marché du travail. C'est là que se construit une identité de formation et d'emploi : une identité professionnelle » (Delas et Milly, 2015, p.503).

Mais toutes ces théories ne riment à rien, si dès le départ la femme n'est pas sur le même pied d'égalité que l'homme dans le milieu du travail. Si cette future coopération est déjà noyée par les nombreux stéréotypes de genre et les discriminations qui en découlent. Une femme ne pense pas comme un homme, et un homme ne pense pas comme une femme et ce qu'importent les clivages de la société. La deuxième partie de ce mémoire s'interrogera donc bien plus sur ce qu'est la représentation du travail des femmes et de leur personnalité dans le cinéma franco-belge d'un point de vue psychologique.

Conclusion

« Les identités de sexe et les rapports entre les sexes sont des constructions sociales, variables selon les époques et les sociétés, traversées comme toute construction sociale par des rapports de domination et des résistances à cette domination » (Burch et Sellier, 2009, p.10).

Il est difficile de s'intéresser à toutes les facettes de ce thème. Impossible même, de détailler les liens de causalité présents en fonction des items. La représentation de la femme au travail dans le cinéma franco-belge est un sujet tellement vaste qu'un travail de ce niveau ne peut pas honorer tous les points de vue. Malgré tout, analyser l'histoire, l'éducation, l'emploi et le chômage a permis de se rendre compte d'un fait important : à chaque étape d'émancipation de la femme, les discriminations et stéréotypes sont restés les mêmes. Si à présent beaucoup de femmes vont à l'école, l'éducation leur rappelle (consciemment ou non) leur place dans la société. Si aujourd'hui les femmes peuvent travailler, il n'en reste pas moins qu'elles doivent quand même continuer à gérer, et temps de travail, et temps hors-travail (tâches domestiques). Et même si elles perdent leur emploi et que beaucoup les considèrent sous le statut *inactives*, le regard de la société ne change pas.

Le cinéma n'est pas en reste, bien au contraire. Nombreux sont les clichés et stéréotypes que véhiculent les images. Les jouets (la poupée), la couleur (rose), les études (littéraires), le travail (vendeuse) ou encore le caractère (soumise) sont des exemples marquants de la représentation de la femme dans notre société. Une femme qui porte à longueur de journée des pantalons, parle mal, fait un métier manuel, et ne cherche pas l'amour est considéré comme inapte à être regardé justement comme une femme. Non, une *vraie femme*, relatent les récits des films et autres histoires, va essayer de s'en sortir seule, mais finalement ce sera toujours l'homme qui viendra à son aide/secours pour la sortir de ses problèmes. Et, si se marier, fonder une famille, et faire un enfant est le happy end, c'est normal. Voilà la place de la femme. Mais tout cela est pernicieux. Il faut savoir regarder à travers l'image de la caméra, à travers le récit de l'héroïne pour se rendre compte à quel point le film nous vante une image stéréotypée (et faussée parfois) de la gent féminine. Pourtant notre société a évolué, mais il n'en reste pas moins que finalement les longs métrages restent de la même trempe que Cendrillon ou Blanche-Neige.

PARTIE 3

Un point de vue Psychologique

Introduction

Le pouvoir des images a toujours été le nerf de la société. Les médias sont à présent accessibles à tout le monde. Téléphone, télévision, cinéma sont ce qui meuble notre monde. Les hommes les ont construits, et à l'image de leur envie, ont fabriqué de toutes pièces les récits et contes de fées. Mais si ces derniers ont comme première fonction le divertissement collectif, il ne faut pas oublier l'importance de la fonction sous-jacente: la représentation d'un monde subjectif qui mélange rêve et réalité. Il faut savoir lire entre les lignes, comprendre les messages subliminaux qui y sont cachés, et seulement alors, découvrir le vrai message relaté de notre humanité. Tout film n'est aucunement objectif et renvoie à une part de notre moi intérieur et à un questionnement sur notre place et le regard qu'on pose sur le monde. Et malheureusement, cette subjectivité crée des clivages et des stéréotypes.

Si dans la deuxième partie il était question de l'image de la femme et du travail dans la société, il est à présent grand temps de se pencher sur la question de la personnalité de la femme dans le monde du travail et de sa représentation dans le cinéma. Car les films renvoient des images de notre communauté, mais est-ce que ces dernières sont bel et bien représentatives des femmes et de leur travail ? Ce fil rouge sera la base de cette partie, naviguant entre analyse cinématographique et psychologie de l'être humain. Parce qu'à notre époque, il est grand temps de laisser la place aux femmes. De les laisser choisir leurs études et leur emploi, et leur offrir un avenir où les inégalités de genres seront enfin mises à l'ombre. « Il est temps de préparer les garçons à vivre dans un monde où chaque femme saura distinguer son existence de celle d'une carpe. » (Le Doeuf, 2000, p.18)

« Homme, es-tu capable d'être juste ? Qui t'as donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? »

Olympe de Gouges

Chapitre 4 : L'effet cinéma

« Le cinéma c'est de l'art de faire de jolies choses à de jolies femmes »⁹

Voici tout d'abord un rapide tour d'horizon de l'histoire du cinéma mais aussi de son impact sur la société. L'image n'est pas juste une simple photographie, c'est au contraire tout un univers qui s'ouvre devant les yeux émerveillés des spectateurs, gentils cobayes d'une mise en scène fictive mais dont le réalisme saisissant en fait presque douter.

4.1. L'image de la réalité

Le 7^{ième} art (terme inventé en 1911) a plus de cent ans et a fortement marqué les esprits. Traversons le monde, il a touché des millions de spectateurs. Mais d'où vient cet engouement pour ce cinéma ? Certainement de la reproduction de l'image de la réalité qui a eu un impact sans précédent sur l'éducation et la destinée de l'humanité. Une sorte de miroir de la réalité qui s'interroge sur les fondements d'une société. « Grâce à elle, l'« image de la réalité » se métamorphose en la « réalité de l'image. » (Ishagpour, 1996, p.10). Cette fausse réalité garantit une authenticité d'un monde de trucage mais qui a le mérite d'apporter une immense charge affective chez les spectateurs. Ce tableau de faux-semblant et d'illusion renvoie alors le spectateur à une image idéale à atteindre et laquelle il peut s'identifier. Car c'est ça toute la magie du cinéma : offrir l'opportunité au spectateur de se reconnaître dans un personnage fictif. Et malgré qu'il soit en fait assis dans une salle sombre, dans un mode contemplatif, entouré d'inconnus, le spectacle cinématographique stimule chez lui des ressources émotionnelles, des dynamiques de plaisir et de peur (Ishagpour, 1996). Les techniques inventées ont aussi fort aidé à s'imprégner des émotions du héros. Les gros-plans permettent de révéler l'expression et son intensité. Les changements d'angle de prises de vue et les gros plans permettent de suivre sans coupures le regard même du personnage fictif, laissant au soin du spectateur de se mettre à la place de ce *je* irréel. Antonin Artaud (1896-1948), théoricien du théâtre, allait même plus loin en disant que le cinéma agissait directement sur la matière du cerveau.

⁹ Remarque de François Truffaut

Le cinéma, par la suite, devient maître en la matière pour donner un réalisme à son récit. L'image de l'écran ressemble à s'y méprendre au monde réel. Dans un mimétisme, un miroir de notre société mais gardant une idéalisation bien plus marquée de la réalité. Une image pleine de communication. Mais pas seulement, car cette image est pleine surtout de subjectivité (la subjectivité de l'homme qui crée cette image), renvoyant à une conscience et une réflexion déjà préétablie. Le héros aussi a son mot à dire, car il interpelle le spectateur et le plonge dans une identification-participation dans son histoire (Jullier, 2012).

4.2. La puissance de l'image

La puissance de l'image est incroyable sur les spectateurs. Elle crée notre identité, un *moi* spéculaire qui peut parfois nous aliéner et nous marque dans une participation et une identification collectives sociétales. Une puissance qui a été engendrée par cette dualité entre l'image de la réalité et la réalité de l'image. Si l'image est une sorte d'artefact qui reproduit la réalité, explique Ishagpour (1996), c'est en tout cas criant de réalisme, au point que le spectateur s'immerge complètement et volontairement, oubliant sa propre réalité.

« C'est de l' « image de la réalité » que viennent l'extraordinaire puissance et la diversité du cinéma. Malgré son apparente simplicité, cette formule désigne un phénomène complexe, le rapport contradictoire entre la magie de l'image et la révélation de la réalité. Cette relation, qui a fait la richesse du cinéma, est aujourd'hui menacée par la prolifération des images et leur prétention de remplacer la réalité. » (Ishagpour, 1996, p.80).

A travers le cinéma, le spectateur est stimulé par une activité mentale très importante. Il active son imagination, son attention et crée au fond de lui-même des émotions en lien avec ce qu'il voit, immergé complètement dans un ressenti qui ne lui appartient pas. Le cadrage cinématographique permet ainsi d'apporter, non plus « une fenêtre par rapport au monde, mais devient un miroir et une surface de projection mentale. » (Ishagpour, 1996, p.98). Einstein, lui-même, nommait le cinéma comme un moyen d'influencer la masse. Et n'est-ce pas correct justement ? André Bazin, critique de cinéma, le disait : « recréer le monde à son image. » Car la caméra peut être une arme aiguisée sur le mental des gens, vendant des images d'une réalité, d'une révélation d'un monde souillée par la subjectivité. L'erreur, alors serait de la prendre pour la vérité (Ishagpour, 1996).

Chapitre 5 : L'analyse de l'histoire d'un film

« Je ne sais pas non plus comment il faut vivre. On ne me l'a pas enseigné »¹⁰

Ce cinquième chapitre a pour but de poser les bases du récit cinématographique. Expliquer en détail le récit, le héros et la morale qui en découle. A travers ces étapes, nous découvrirons la place que la femme prend dans son parcours initiatique et aussi les caractéristiques qui la définissent. Une femme n'est pas juste une femme dans une histoire, c'est bien plus : héroïne soumise, héroïne courageuse ou héroïne méchante, elle finira toujours par s'évader. Mais une femme sans homme n'a pas d'intérêt pour les spectateurs. Ainsi, cette partie expliquera aussi la balance entre le sexe mâle et féminin et leur influence l'une sur l'autre.

5.1. Du récit....

Notons tout d'abord, avant d'aller plus loin, que les films épinglés pour ce travail ont un récit assez recherché et représentatif de notre époque et de notre culture franco-belge, et sont en grande partie choisis pour cela. Jullier (2012) explique dans son ouvrage que les productions cinématographiques racontent toutes des histoires. Attention cependant à bien définir ce terme. La narration permet tout d'abord de se mettre à la place du héros ou de l'héroïne. A travers ce *je* fictif, il est possible de se mettre à la place du personnage et de comprendre ainsi ses motivations, ce que cela fait de faire ça et le pourquoi il fait cela. « En mettant en scène des êtres humains crédibles, les arts narratifs ne disent pas comment il *faut* vivre, mais comment on *peut* vivre. » (Jullier, 2012, p.24). Le *jeu du domino* est assez important. Dans un monde stable, un déséquilibre apparaît, et le héros cherche alors à retrouver cet équilibre initial par ses actions. L'effet de causalité permet aussi de mieux comprendre ce qui va se passer ou ce qui s'est passé. Si par exemple « *je vais au cinéma voir le film 1* » (péripétie A) « *et le film 2 aussi* » (péripétie B), l'histoire qui se raconte est faible et peu intéressante pour les auditeurs. Mais si plutôt « *je voulais aller voir le film 1 mais je me suis trompé de salle car c'était un film d'horreur, j'ai donc décidé d'aller voir le film 2 qui est un film comique avec des ours géants roses* »,...l'auditeur pourra mieux comprendre le lien créé car un connecteur s'est glissé pour créer une relation (A puis B et B car A) (Jullier, 2012).

¹⁰ Dit un des personnages d'*Alice dans les villes*

A travers le récit, une recherche d'accomplissement est aussi en marche. Le héros/l'héroïne se cherche et, au fur et à mesure de l'aventure, se découvre et finit plus fort(e) (tant d'un point de vu physique que mental). Comme par exemple dans *Le voyage de Chihiro*, film d'animation nippon, qui est une métaphore des étapes de la vie d'enfant à l'âge adulte. Une petite fille se perd dans un monde fantastique, une sorcière lui vole son nom, ses parents sont transformés en cochons et pour les sauver, elle doit retrouver son patronyme. A travers cette quête, elle apprend à vivre seule, à être courageuse et avoir davantage confiance en elle (Abibon, 2016).



Rosetta ou le point de vue subjectif

Le cinéma de Jean-Pierre et Luc Dardenne propose très souvent des œuvres de fiction typiquement reconnaissables par leur thématique récurrente (le paysage économique belge, et Liège et Seraing plus particulièrement) mais aussi par leur façon de présenter le corpus cinématographique (caméra à l'épaule ou la nuque, montage brut). La caméra à l'épaule, plus communément connu sous le terme *caméra subjective*, est un type de prise de vue de la première personne, qui serait très souvent utilisé durant le film. Cette technique permet de se placer, en tant que spectateur, directement à la place du personnage fictif, ici Rosetta, jeune femme qui « cherche désespérément du travail pour vivre une vie normale » (dit-elle). La caméra permet donc ce partage des regards puisque le spectateur se retrouve littéralement à la place de la jeune femme et voit par ses yeux, marche à son rythme, se focalise sur les mêmes objets qu'elle. Le narrateur n'apparaît pas dans cette optique, il y a une véritable transparence du récit qui permet de se glisser dans la peau de Rosetta. Les frères Dardenne utiliseront aussi, entre-coupée par cette narration subjective, une caméra centrée fort sur le visage de Rosetta, suivant ainsi toute la gamme d'expressions de cette dernière. Par exemple, dès la première scène, la caméra montre Rosetta se débattant sur son lieu de travail, refusant de partir car son contrat vient d'être cloturé. Cette mise en scène place le spectateur dans un *je* fictif, angoissant et dérangeant parfois, où l'importance de trouver un travail est omniprésente, voire vitale. Cette caméra à l'épaule montre une urgence de vivre, dans une situation sociale précaire, à travers une image instable et hésitante marquante (Mairlot, 2005).

« Rosetta est seule pour que le spectateur puisse être avec elle [...] Provoquer chez le spectateur l'expérience de la souffrance pour autrui, de la souffrance à la vue de la souffrance d'autrui, c'est une manière pour l'art de reconstruire de l'expérience humaine », écrit Luc Dardenne (Dardenne, 2005, p. 89).

Se trouver à la place de Rosetta, c'est se retrouver face à des situations et faire des actes qui parfois, en tant que spectateur, nous posent problème. Ainsi, pour trouver du travail, l'héroïne n'hésite pas à trahir son ami, à le dénoncer de vol, pour récupérer son emploi. Dans ce monde, les frères Dardenne montrent la recherche désespérée d'équilibre de vie de Rosetta et les actes qui en découlent. Et leur héroïne, est l'expression même de la misère sociale dans laquelle elle vit et de la souffrance de la recherche d'emploi. La scène finale de ce film est aussi troublante que les premières minutes. La dernière image représente Rosetta en larmes, vulnérable, près de son bidon d'essence qu'elle voulait utiliser pour se suicider, et la présence harcelante de son ancien ami/bourreau (Baronian, 2008).

5.2...Au héros-type

Analyser la personnalité du personnage-clé du film est aussi très important. Le spectateur se réfère au héros/à l'héroïne auquel il s'identifie et qui amène la sympathie. Il est donc important d'offrir une personnalité intéressante et positive. Ainsi, il y a toujours un bon et un mauvais, ce dernier aidant à souligner les traits de caractère positif du héros. Le Bon étant bon parce que la méchanceté du Truand et de la Brute le souligne. Batman étant un justicier parce que Joker est un mauvais. Cette *unité des contraires* se nomme *la roue du mérite* ou *wheel of virtue* selon certains théoriciens anglo-saxons du récit (Jullier, 2012). Dans le champ psychologique, le Five Factors Model (FFM) est fort utile pour comprendre les traits de personnalité du héros-type et permet de réellement faire une comparaison entre un héros et son antagoniste.

	+	-
Rapport à la publicité de soi	Bavard, exubérant	Réservé, introverti
Rapport à autrui	Gentil, altruiste	Désagréable, froid
Rapport à l'ordre	Conscientieux, ordonné	Insouciant, brouillon
Stabilité émotionnelle	Stable, contrôlé	Instable, nerveux
Rapport au changement	Ouvert, imaginatif	Borné, conformiste

« Le modèle Five Factors Model (FFM) distingue cinq grands traits de la personnalité sous forme d'axes d'opposition. Un héros-type, pour généraliser abusivement, possède quatre traits situés dans la colonne « + » et un dans la colonne « - » ; un méchant-type affiche la répartition inverse » (Jullier, 2012, p.45).

Par exemple, retournons à Miranda Priestly, la « méchante » rédactrice/directrice de l'agence de mode *Runway* du film *Le Diable s'habille en Prada*. Dans ce modèle FFM, Madame Priestly est connue pour son caractère désagréable (avec son personnel), conformiste (dans les choix de son magazine), réservée (avec ses enfants) et instable (elle a déjà eu plusieurs compagnons). Bien qu'elle soit la mauvaise dans cette histoire et que le scénario tend à faire comprendre à l'auditeur que pour travailler, il ne faut pas devenir comme elle, soulignons, que Miranda possède quand même des points positifs de caractère, mais cela, après une deuxième analyse plus poussée du personnage. Après avoir *gratté cette couche de vernis*, la directrice de *Runway* est exubérante par l'aura qu'elle dégage et par ses tenues à la dernière mode, consciencieuse et ordonnée par son travail bien fait, stable dans sa vie professionnelle (elle est à la tête de ce magazine depuis longtemps) et imaginative, puisqu'elle crée elle-même l'assemblage des vêtements pour les shooting-photos. Si ce film a bien su dégager les traits de personnalité multiples de l'antagoniste, il est intéressant de remarquer que dans la plupart des autres productions cinématographiques, les femmes sont très souvent introverties, insouciantes, nerveuses et conformistes, tout le contraire des héros. La preuve avec les stéréotypes qui se dégagent chez les personnages féminins. Prenons un autre exemple, mais cette fois-ci dans un film fantastique. Hermione Granger, dans *Harry Potter*, est au début dépeinte comme un personnage réservé, froid par son intelligence, nerveux face aux moments d'action et conformiste. Son seul point positif étant qu'elle est consciencieuse, et encore, sous forme négative puisque c'est à l'excès. Par la suite cette « mademoiselle je-sais-tout » (dixit Severus Rogue dans le tome 1 de *Harry Potter à l'école des sorciers*) développera des caractéristiques plus charmantes et positives : elle deviendra belle (cheveux coiffés et dents droites), gentille, ouverte et plus stable. Mais jamais elle ne sera bavarde, extravertie et exubérante (en dehors de ses compétences intellectuelles qui agacent la plupart du temps son entourage), ce rôle revenant à Harry Potter ou à d'autres personnages masculins de la saga, comme les jumeaux Weasley (Casta, 2012).

Même si ce n'est pas la question principale dans ce mémoire, soulignons quand même que beaucoup de personnages antihéros sont des *méchantes*. Surtout dans les contes de fées :

Maléfique (*Belle au bois dormant*), la belle-mère (*Cendrillon* et *Blanche-Neige*), Cruella (*101 Dalmatiens*) ou encore la Reine de Cœur (*Alice aux pays des merveilles*). Cette figure de méchanceté glaciale, sans pitié, vicieuse et souvent hautaine est représentée par le sexe féminin. Même s'il n'est pas rare que les méchants soient aussi des hommes, Bettelhem (1976) souligne l'importance de la *femme méchante* dans les conflits œdipiens. Il explique que dans la vie quotidienne, c'est la mère qui est la plus présente pour s'occuper des enfants alors que le père est souvent absent à cause de son travail. La mère est donc la figure centrale, le pilier de la famille. Par ce côté si présent, la mère est si importante que ses actions lui donnent tout pouvoir. Ainsi elle sera plus facilement scindée en deux personnages : la bonne et la méchante.

« C'est pourquoi il est très rare que, dans les contes de fées, le père « bon » soit remplacé par un méchant beau-père, alors qu'on voit souvent intervenir la méchante marâtre. Comme les pères, d'une manière typique, ont accordé beaucoup moins d'attention à leurs enfants, la déception est beaucoup moins radicale quand ce père se met en travers du chemin de l'enfant et lui impose ses exigences. Ainsi, le père qui bloque les désirs œdipiens de son enfant n'est pas considéré à la maison comme un personnage mauvais. » (Bettelhem, 1976, p. 151)



Maman a tort : mère/fille selon le Five Factors Model

Les traits de personnalité du personnage principal sont ce qui rend ce dernier attractif ou non pour les spectateurs. Être exubérant, gentil, ordonné, stable et imaginatif sont les 5 points positifs importants pour être un bon héros-type. Pensez que l'héroïne de *Maman a tort* a ces capacités est une erreur. En réalité, ici, ce n'est pas le cas pour Cyrielle, 32 ans, mère d'Anouk, 14 ans, travaillant dans une compagnie d'assurances. Cette héroïne, est en réalité l'antithèse du héros car personne ne voudrait s'identifier à cette femme : sans diplôme, mère célibataire, abîmée par la vie et par son travail.

« De fait, pour nombre d'actrices, se rêvant héroïnes, il était impossible d'assumer ce rôle de femme enfermée qui ne cesse de sombrer, d'autant que les comédiennes semblent aujourd'hui formatées à incarner des personnages qui doivent impérativement évoluer. », explique Marc Fitoussi, le réalisateur dans une interview radio Europe1 en 2016.

Jusqu'au bout, Cyrielle se laisse dominer, par son patron qui la rabaisse devant tout le monde ou encore par sa fille qui l'accuse de mal faire son travail. Elle n'a pas d'amie pour la soutenir, pas de compagnon pour l'aimer, pas de collègue avec qui rire. Tout au long du film elle reste seule, prend des médicaments anti-dépresseurs chaque soir, et, face à l'adversité, elle baisse les bras : « c'est la vie, apprend à encaisser les coups » dit-elle, fataliste, à sa fille, avant de rajouter en colère « qu'elle a été maudite par la copine de son ex-mari pour vivre cette vie. » Contrairement à sa mère, qui est défaitiste, fatiguée par sa vie métro-boulot-dodo et peu motivée, sa fille Anouk semble reprendre les caractéristiques positives du Five Factors Model. Pendant une semaine d'immersion dans le monde adulte de l'entreprise de sa mère, elle se bat pour protéger les intérêts de Nadia, victime d'escroquerie de l'agence. Courageuse, lucide pour son âge, mature et sensible, il semblerait que l'héroïne soit plutôt la fille que la mère. À travers toute la durée du film, c'est la jeune Anouk qui a la tête sur les épaules et qui juge sévèrement sa mère pour son manque de motivation et de travail bien fait.

5.3 ...À la morale de l'histoire

C'est par personnage interposé que le débat commence chez les spectateurs sur la question de la morale. Comme l'explique Hamburger (1986), c'est à travers le regard du héros, ce statut de la première personne, ce *je-origine*, que le film est interprété et nous fait nous poser la question suivante : faut-il écouter son cœur ou la raison ? Regarder en haut, en espérant que la raison ne s'éloigne pas trop du cœur ou au contraire, regarder en bas, suivre le chemin inverse et écouter son cœur et son sens propre de la justice ? Beaucoup de scénarios laissent aux spectateurs le soin de comprendre d'eux-mêmes les insuffisances de la loi et de conclure si oui ou non ils sont d'accord (Jullier, 2012). Et ce qu'importe le genre du film, catégorie inspirés des classifications du CNC (comédie, guerre, fantastique...)

« La plupart du temps, les Américains gâchaient maintenant ce genre de films en les chargeant d'un « message » politique, toujours le même. Un des héros, homme, femme ou enfant, par une sorte de névrose, répugnait à la violence ; pendant une heure et demie, parfois deux heures, la méchanceté de ses ennemis échouait à l'y convertir : soudain, à la dernière minute, pour sauver son ami, son fiancé, son père, il tuait. Le spectateur rentrait chez lui convaincu, espérait-on, de la nécessité de la guerre préventive » (Leclercq, 2002, p. 192)

La morale dans une histoire peut être de plusieurs ordres : « est-ce que la justice de mon pays est bonne ? », « est-ce que j'ai bien fait de tromper ma femme ? », « est-ce que la vengeance résout tout ? » sont des exemples assez courants. C'est au spectateur d'en juger l'importance, de l'interpréter et d'y trouver son compte. Mais interpréter est une expérience qui se vit dans un « je » bien présent et personnel. La pluralité de réception et d'interprétation des œuvres de fiction est un fait bien connu (Esquenazi, 2017). « Mais les belles histoires peuvent elles aussi nous laisser abattus : comment continuer à rêver d'ascension sociale après avoir vu *Cendrillon*, qui y met comme condition une beauté physique hors du commun ? » (Jullier, 2012, p.143).

D'une certaine façon, en dehors de la morale de l'histoire (si tu es courageux tu réussiras est celle la plus connue), une morale sous-jacente est aussi présente dans certains films (certainement insidieuse et malheureusement infondée). Celle qui dit que : « The male acts, the woman feels » (A. Freeland, 2004, p.759). Les personnages féminins peuvent donc être intéressants, mais toujours en second plan ou sous la subordination de l'homme. Morale perverse qui replace la femme bête sous un statut de soumise face au mâle intelligent.



Les femmes, incapables face à l'adversité ?

Que retenir des films ?, voilà la question qui se pose lorsque le générique de fin défile sous nos yeux. Plusieurs leçons de morale sont véhiculées tout au long du récit. Pourtant la question du genre reste problématique et fort stéréotypée. Encore trop de films de notre époque placent les femmes dans un rang inférieur de celui de l'homme. Incapable finalement de se battre ou de rester dans une situation pénible, elles préfèrent baisser les bras et retourner à leur fourneau (Massei, 2013). C'est le cas des deux films suivants : *Je suis un soldat* et *L'âge de raison*, qui concluent tous les deux que la femme, la vraie femme ne doit pas rêver au pouvoir ou au métier masculin, mais plutôt se tourner vers un monde qui correspond plus à leur féminité. Ainsi, la morale de *L'âge de raison*, nous rapporte que le management ne convient décidément pas à Margaret, 40 ans, et que s'occuper des habitants des pays du Sud en manque d'eau, est un métier bien plus humain et maternel en rapport avec ses capacités de femme. Contrairement à son compagnon, Margaret, enceinte, quitte la boîte dans laquelle elle s'était tant investie, pour suivre son rêve d'enfant. « Moi aussi je vais être maman, et ça va remettre beaucoup de choses à l'endroit », dit-elle dans les dernières minutes du récit, comme si devenir mère était l'unique fin acceptable pour une femme. La conclusion du film *Je suis*

un soldat n'est pas différent, Sandrine, 30 ans, est obligée d'aller revivre chez sa mère. Sans emploi, elle accepte d'aller travailler chez son oncle dans un chenil qui est en réalité une plaque tournante d'un trafic de chiens venus des pays de l'Est. Face à cet engrenage de plus en plus malsain et contre ses principes, l'héroïne abandonne le travail au chenil de son oncle. Lieu où sa féminité n'avait pas sa place. Elle était en tenue de travail d'ouvrier, devait nettoyer les cages et jeter les chiens morts dans un bidon avant de les brûler et se devait d'aller dans des lieux inconnus et dangereux, le soir, pour le trafic illégal de vente de chiens. Dans ce milieu très masculin, elle n'avait pas sa place, sous-entend le récit, et s'autodétruit à force de vouloir ressembler à ces hommes. Elle en ressort blessée et perdue. « Tu es entrain de t'abîmer. Pourquoi une fille comme toi fait ce boulot ? », lui demande Pierre, le vétérinaire en contact avec le chenil, vers le milieu du film. Les dernières minutes du film montrent Sandrine tout d'abord nue devant Pierre, son compagnon vétérinaire, qui ne cessait de lui dire de se libérer de ce travail et de se montrer tel quelle, sans ses couches (faisant référence à son côté masculin qui ne lui convient pas selon le point de vue du vétérinaire), puis nue dans la mer, seule et flottant sans direction, le visage tourné vers le ciel. Alors, femmes : incapables face aux emplois *masculins* ? Il semblerait, en tout cas dans ces deux films. Dans les deux cas, les femmes, même si elles se sont battues tout au long du récit, finalement redeviennent passives, et ne s'épanouissent et se montrent telles qu'elles sont, face à la gent masculine, qui a pour rôle de leur rappeler d'une certaine façon leur place de femmes et les valeurs traditionnelles. Douces, soumises et passives, voilà ce que valorisent ces deux films par rapport à la figure masculine qui, eux, préfèrent rester dans leur emploi qu'ils n'aiment pas ou peu, et faire face à l'adversité par leur courage et leur volonté.

« L'enfant peut aussi découvrir [le renoncement] par beaucoup d'autres chemins: tout l'invite à s'abandonner en rêve aux bras des hommes [...]. Elle apprend que pour être heureuse, il faut être aimée; pour être aimée, il faut attendre l'amour. La femme c'est la Belle au Bois Dormant, Peau d'Âne, Cendrillon, Blanche-Neige, celle qui reçoit et subit. Dans les chansons, dans les contes, on voit le jeune homme partir aventureusement à la recherche de la femme [...] elle est enfermée dans une tour, un palais, un jardin, une caverne, enchaînée à un rocher, captive, endormie: elle attend.[...] Les refrains populaires lui insufflent des rêves de patience et d'espoir » disait Simone de Beauvoir (De Beauvoir, 1949, p.44).

Dans le film *Rosetta*, l'héroïne passe son temps à se battre. Se battre contre l'injustice de perdre son emploi, autant physique (coups de pied et insultes) que mentalement (« pourquoi

moi et pas quelqu'un d'autre ? », demande-t-elle en rugissant dans les premières minutes de l'ouverture du film). Se battre et ne pas renoncer semble être son leitmotiv. Car finalement le but de Rosetta n'est pas de chercher un prince charmant. Bien au contraire, puisqu'elle refuse tout amour de l'unique garçon qui s'intéresse à elle, allant même jusqu'au coup bas : le laisser presque se noyer ou lui voler son travail sont les deux scènes fortes du film. Non, Rosetta, son but ultime, c'est de s'en sortir. De sortir de cette pauvreté qui l'enferme et lui donne des envies de suicide. Elle n'y arrive pas cependant, malgré tous ses efforts, et n'a trouvé comme solution que la tentative de suicide, évitée de justesse par l'arrivée de son ami justement. Alors quelle serait la morale de cette histoire ? Que face à la pauvreté et à la malchance sociale, il n'y a rien à faire ? Que les hommes viendront toujours sauver les femmes ? Une question intéressante serait de savoir si la morale aurait été différente si cela avait été un homme comme héros (une sorte de Rosetto avec toutes les qualités et défauts de Rosetta et venant du même milieu socio-culturel) puisque le film est représentatif du *Gender Blind*.

Chapitre 6 : Le sexe du savoir

« Quand un homme donne son opinion, c'est un homme. Quand une femme donne son opinion

C'est une garce »¹¹

Dans ce dernier chapitre, nous verrons plus en détail la partie « intellect » des femmes. Une femme n'est pas juste un objet de décoration, elle est aussi un être pensant qui mérite de se faire écouter. Mais pour cela, elle devra s'affirmer et prouver que le savoir des femmes n'est pas seulement derrière les fourneaux et à changer les langes. Nous verrons donc les clichés les plus répandus sur la femme au travail et les réactions qui en découlent.

6.1. Les femmes décapitées

Le cinéma met souvent en scène des femmes « décapitées » (Cixous, 1976). Des femmes dépourvues de la capacité de penser et d'agir, de s'exprimer et de prendre des décisions, en bref, des femmes peu autonomes. Le *Gender studies* (à ne pas confondre avec *le genre des films*, ici nous parlons de l'étude du *rôle sexué*, le rapport de sexe dans la construction socioculturelle) est dans la représentation cinématographique assez poignant et laisse pantois devant ce fait : les héros masculins ont une personnalité bien plus décrite et complexe que celle de leur homologue féminin. Les *male « doing » genres* (où le héros fait quelque chose) ont la cote, tout comme les *female « suffering » genres* (film où l'héroïne subit quelque chose) semblent aller de soi. Evidemment, à notre époque, des contre-exemples sont apparus au cinéma, mais restent fort minoritaires dans le paysage médiatique. Il est rare de trouver des figures d'héroïnes admirables et complexes auxquelles on a envie de s'identifier. Par contre les femmes belles aux courbes généreuses, sont bel et bien présentes. Mais sortons-nous de la salle de cinéma en pensant « j'aimerais bien avoir un aussi joli petit nez que cette femme » ? Cela n'a pas la même portée que « j'aimerais être aussi fort et courageux que cet homme ». « Décider de devenir beau ne rime à rien ; décider de faire des efforts pour changer de caractère est envisageable et valorisant » (Jullier, 2012, p.159). Et souvent, ce sont les héros qui viennent en aide à la femme, qui la sauvent, la valorisent et la révèlent à elle-même.

¹¹ Remarque de Bette Davis

Ainsi la femme, et ce qu'importe que ce soit l'héroïne, aura toujours besoin de l'aide de l'homme, du mâle viril, pour arriver à quelque chose. L'image de la femme au cinéma : un rôle de potiche très/trop souvent, femme-objet, idiote mais ravissante. Tout comme la nymphe Echo, de la mythologie grecque, qui passera son temps à suivre à distance le mâle Narcisse, dont elle est tombée amoureuse, et à répéter ses paroles, (Ovide, 1806).

Et ne parlons surtout pas de ces blockbusters américains où la figure emblématique de la femme est celle de la *potiche*, explique Dowling (1982) : les films d'horreur gagnant haut la main le palmarès des *nunuches*. Combien de fois une jolie blonde écervelée rit bêtement face aux dangers ? Oui, nous pourrions rentrer dans les débats sans fin des stéréotypes sur les blondes, mais ce n'est pas la question. Un ennemi la menace et elle répond naïvement : « arrête de me faire marcher ! ». Peu dégourdie, elle ne se rend même pas compte du risque de mort imminent qui se trouve devant elle. Alors que l'homme lâche, a disparu depuis longtemps, ou l'homme courageux, lui, va se chercher une arme (bâton, revolver, chaise etc.) pour défendre sa vie et celle de sa copine. Puis vient la scène fatidique. Tête décapitée, on la retrouve, soit en train de sourire soit avec un air d'épouvante, très souvent grotesque. (Dowling, 1982).



Les seconds rôles, plus que jamais stéréotypés

« Notre société entière est malade du sexisme », déclarait avec indignation, le 25 novembre 2017, Emmanuel Macron. Le sexisme est bel et bien présent dans beaucoup d'œuvres cinématographiques. Défini par les attitudes qui distinguent les sexes, elle amène des attitudes et des traits caricaturaux pour le sexe opposé. Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, c'est « principalement par les hommes qui s'attribuent le meilleur rôle dans le couple et la société, aux dépens des femmes reléguées au second plan, exploitées comme objet de plaisir, etc. » (CNRTL -Dictionnaire, [En ligne]). Et les films en foisonnent, provoquant ainsi une inégalité et une discrimination plus que marquante entre hommes et femmes. Le film *Maman a tort* met en place le duo tragi-comique de pestes Mathilde et Bénédicte, deux jeunes femmes, mini-jupes, ongles manucurés, lèvres peinturlurées, toujours présentes café en main. Si les jeunes femmes sont présentes dans la boîte d'assurance, la question se pose pourtant de leur travail. Que font-elles d'autre que se plaindre, parler de mode et s'épancher sur leur vie sentimentale devant une jeune Anouk plus que perdue face à ce milieu ? Il semblerait qu'elles n'ont comme seul rôle, de montrer aux spectateurs que les

femmes peuvent aussi n'être qu'uniquement des chipies sans grandes motivations pour leur travail. Stéréotypées par leurs vêtements et leurs talons hauts, elles ont en plus un manque presque total de motivation et d'intelligence. Se *crêpant le chignon* sur « qui a osé manger les chocolats du bureau ? », elles représentent un des clichés fondamentaux de la femme-objet-sans-cerveille. Contrairement aux hommes, qui sont, toujours dans le même film, l'autorité et leur intelligence qui font d'eux les dirigeants importants de l'entreprise. À l'opposé de ce stéréotype, la mère de Sandrine, dans *Je suis un soldat*, est la représentation d'une mère douce, sensible, fragile et passive. Travaillant comme vendeuse dans un supermarché où elle se fait harceler par son supérieur, elle essaie de joindre les deux bouts tout en hébergeant sous son toit ses deux filles et son gendre.

« L'éloge des mains de la maman qui sont : « utiles et humbles, amoureuses et infatigables Elles sont utiles car elles accomplissent bien des travaux ; humbles, car elles ne refusent jamais de rendre le moindre service, infatigables parce que toujours actives. ». Description de la parfaite esclave d'un paysan médiéval. » (Gianini Belotti, 1974, p.144)

La sœur de Sandrine, représente une autre facette dépeinte par le sexisme : jeune fille écervelée qui ne se rend même pas compte que son compagnon est en train de faire un burn-out. *Les tribulations d'une caissière* représentent une gamme assez large des différents stéréotypes que le genre féminin, ainsi que la race, peuvent amener. Ainsi, les collègues de la jeune héroïne Solweig sont toutes des caissières d'origines étrangères, sans éducation, peu intelligentes, et fatalistes sur leur condition de femme. Et qui, le soir venu, font en noir un travail de techniciennes de surface. Ici les femmes en second plan sont sous l'autorité de leur mari, ne cherchent pas à s'élever dans la hiérarchie et ne sont en rien l'égal de leur chef de rayon qui passe son temps à les rabaisser et les surveiller. « Une caissière cultivée, ça peut être fatigant » menace-t-il justement à Solweig lorsqu'elle fait remarquer qu'il a tort dans sa façon d'agir en dictateur. Un dernier exemple est la mère de Rosetta, seule autre figure féminine du film *Rosetta*. La mère est le stéréotype même de la femme marie-couche-toi-là. Vendant son corps au propriétaire du camping pour payer ses factures. Ne se respectant pas, elle utilise sa bouche et son sexe comme offrande, sans aucune considération à son propre corps. La femme-objet sexuel, incapable de penser seule, buvant quand aucun homme ne s'intéresse à elle, en mal d'amour. Mais aussi la femme écervelée, docile et sans fierté, refusant de s'en sortir, nageant dans ses plaisirs charnels, comme si son unique but était de procréer. Ou plutôt de chercher l'homme qui saura la combler et s'occuper d'elle, vivant à ses

crochets et cherchant uniquement à satisfaire le mâle dominant. Comme l'expliquent les frères Dardenne dans une interview de Cinergie.be : « Dans le film, la mère n'est plus qu'un corps à qui il faut interdire d'aller vers la bouteille, de se prostituer... » (Elhem, 1999, [En ligne]. Contrairement à sa fille, qui en devient presque *garçon manqué*, refusant tout contact, tendresse, et ne s'intéressant pas ou très peu à la gent masculine. Cachant son corps sous des vêtements difformes, Rosetta n'a de féminin que sa jupe longue et large et du soin qu'elle prend pour ses chaussures de travail.

6.2. L'intuition féminine

« L'égalité, vous l'avez. L'accès des femmes aux études, c'est une affaire réglée depuis longtemps. Un ostracisme frappant les femmes de plume, de science ou de pensée, allons donc ! », disait Gustave Lanson (1894). A l'époque beaucoup de personnes avaient ce genre d'a priori, catégorisant les femmes comme incapable de savoir. Et que si elles se dirigeaient vers le savoir, cela provoquait irrémédiablement la perte de leur joie de vivre. Certaines filières ne sont que pour les *hommes*, clamaient-ils dans un milieu misogyne. Et les femmes, même si elles y entrent, après les différentes étapes d'émancipation, n'ont comme but que d'admirer systématiquement ce que font leurs confrères (Le Doeuf, 2000).

Combien de fois les femmes n'ont-elles pas été rabaissées dans leur travail, s'interroge Le Doeuf (2000) ? Choisir un homme plutôt qu'une femme pour devenir directeur de l'entreprise, parce que ce genre de travail difficile convient mieux aux capacités du mâle. « Elle est belle, mais qu'est-ce qu'elle est conne ! » ou encore demander plus facilement aux femmes d'aller chercher le café, sont quelques exemples malheureusement assez courants encore dans notre société. Oui, les femmes sont avilies, et qu'importe qu'elles sortent les plus gradées parfois à l'université, elles seront très souvent utilisées pour des tâches ingrates de leurs collègues hommes. Une femme ne peut pas rêver d'être l'égale de l'homme, ou alors en se masculinisant et perdant le côté faible et inutile de sa féminité. Mais ces insultes et dénigrements cognitifs envers la gent féminine ne sont toutefois pas ou peu reconnus comme violents et sont fréquemment devenus invisibles pour la société. Les femmes elles-mêmes ne s'en rendent pas compte et semblent trouver normal que la plupart des patrons d'entreprise soient des hommes ou que la politique soit un métier d'homme (Le Doeuf, 2000).

Les femmes sont-elles nées avec une absence de ce savoir que les hommes, eux, ont ? Un savoir qui a amené à partager symboliquement les attributions et attributs dans les métiers ? Pourtant l'*intuition féminine* (terme qui aurait fait s'évanouir d'horreur certains machistes) est devenu un caractère à part entière, reconnu et recherché pour certains emplois. Mais si l'*intuition* est l'apanage des femmes, l'opposition se met en place, brandissant fièrement que le *raisonnement* appartient aux hommes (Rousseau, 1984). Encore une fois, cette distinction renvoie à une discrimination éhontée, puisque l'intuition semble moins « puissante » et utile à la société. « L'intuition, inévitablement, en est venue à être associée avec des styles de pensée spécifiquement *féminins* [female] » (Lloyd, 1989, p. 124). Combien de fois, de grands chercheurs (aux multiples diplômes) n'ont-ils pas sous-entendu que « la femme ne raisonne pas » ? A croire que c'est une capacité hors de leur portée. Et pour rester dans l'ordre absolu d'une société masculine, l'*intuition féminine* s'est transformée sémantiquement en *sensibilité féminine*. Cela passait mieux pour tous ces hommes qui le revendiquaient (Le Doeuf, 2000).



Des femmes trop intuitives

« Elle ne serait pas en train de nous plomber l'ambiance ? » disait le patron de Solweig (*Les tribulations d'une caissière*) avec une moue méprisante. L'héroïne venait de lui faire comprendre que sa façon de parler, il ne motivait pas les caissières à faire du bon boulot ni attirer les acheteurs. Et qu'un travail en amont, un respect pour l'autre, aurait bien plus d'avantages qu'une politique de domination de l'homme/le directeur sur la femme/les employées. Remarque tout à fait justifiée et juste. Cette intuition, c'est celle de Solweig, qui réfléchit au meilleur moyen de faire plaisir à tout le monde et de respecter chacun dans son intégrité. C'est la femme qui vient avec sa douceur, son ouverture d'esprit, son intuition féminine (respecte tes employées et elles te respecteront) et qui finalement est renvoyée à sa case de *femme*. Dévalorisée dans les fondements de ce qui la rend femme. « On s'habitue, tu sais. On s'habitue à tout », dit-elle avec le sourire, baissant inconsciemment les bras devant la fatalité de sa condition. Selon Monsacré (2010), même les larmes ont été victimes de ségrégation, passant de *valeur* à *contre-valeur*. Au début, à l'époque d'Homère, c'étaient les hommes qui pleuraient. Puis, trouvant qu'un guerrier ne pouvait pas montrer ce genre d'émotion, ils les attribuèrent aux femmes. Comme on donne un jouet cassé qui n'a plus d'importance (de valeur) mais qui devient un véritable cadeau (fardeau) pour celui qui le reçoit, dans sa condition d'être inférieur. Tout comme Cyrielle, l'héroïne de *Maman a tort*,

qui pleure dans son bureau, à la vue de tous, après avoir été rabaisser dans son travail par son patron. Oui, les larmes sont les armes des femmes, diraient certains. Pour d'autres, les larmes c'est la faiblesse revendiquée par les femmes. Pourquoi un homme ne pourrait-il pas pleurer, alors qu'une femme, si ? Il faut retourner au fondement même de cette émotion, qui est devenue « une émotion de femme » (sous-entendu, une émotion de faible, à valeur négative). Femme équivaldrait donc à faible ? Faible dans le corps, faible dans l'esprit ? Cyrielle pourtant amène de bonnes idées à son directeur, travaille aussi dur que les hommes, mais n'est en rien récompensée. Tout son labeur est récupéré, volé, par ses collègues masculins, sans une once de respect pour son énergie et ses idées. Les idées dites par les femmes n'ont pas de valeur, alors que les mêmes idées dites par un homme sont le « saint graal », relate la caméra de ce film.

« Les femmes, entre elles, s'expriment avec intelligence et sont en pleine possession de leurs moyens. Mais en présence des hommes, elles paraissent sans défense et cherchent même à se dévaloriser. Cette impression générale vient du fait que les femmes semblent s'excuser en permanence. », (Tannen, 1990, cité dans Briles, 1999, p.101)

Lorsqu'il s'agit de reconnaître leurs torts, le genre importe semblerait-il. Ainsi dans le film *L'âge de raison*, le secrétaire préfère dire à Marguerite : « J'ai fait une gaffe ! », plutôt que de dire « Excusez-moi ». Alors que Marguerite s'excuse plusieurs fois dans le film, même face à des gens qu'elle ne connaît pas ou peu. Tannen, (1990) explique que pour les femmes, elles perçoivent les excuses comme une façon de tisser des liens et favoriser une certaine intimité. Alors que chez les hommes, s'excuser est perçu comme un signe de faiblesse.

« Si les hommes évitent de s'excuser, c'est en partie parce qu'ils ne veulent pas être mis en position d'infériorité. Comme les femmes cherchent d'abord à plaire, elles ne se sentent pas diminuées chaque fois qu'elles s'excusent » (Briles, 1999, p.101).

Quelle injustice pour toutes ces femmes, qui n'osent pas, ou plus, donner de la voix. Même entre membres d'une même famille, il n'y a pas d'entraide. Lorsque Sandrine (*Je suis un soldat*) donne son avis, très constructif, pour l'aménagement du chenil et les transactions financières, son oncle lui réplique sèchement « qui c'est le chef qui décide ici ? ». On est très loin de l'écoute égalitaire entre sexes dans le milieu du travail. Le regard d'une femme sur une autre femme est aussi très pointu. Le directeur de l'entreprise de Marguerite est une femme. Mais cela ne l'empêche pas d'être solidaire avec ses subordonnées. Si Marguerite a quand

même une haute fonction de dirigeant dans sa boîte, dès qu'il y a réunion, ce sont les hommes qui parlent, font les négociations et documents. Et la directrice elle-même sera plus encline à s'intéresser aux avis des mâles, ou à être indulgente envers eux. Ne laissant, par contre que peu de chance ou de soutien envers Marguerite. Voilà donc plutôt cette conversation qui donne tout de suite le ton du film *L'âge de raison* : "Et je n'ai aucune clémence particulière parce que vous êtes une femme, dit la directrice. Le monde des affaires ne s'embarrasse pas de votre sexe." Et face à cette réplique, l'héroïne de rajouter : "De notre sexe." "Et je ne laisserai aucun sentiment de solidarité féminine se mettre sur mon chemin.", termine sèchement sa directrice, ne tenant pas compte de cette interruption, ni de son propre statut de genre, elle qui semble se considérer comme mâle.

6.3. Le savoir et le pouvoir

Le savoir et le pouvoir, deux termes qui ne semblent pas accessibles aux femmes, voire même compatibles, explique Le Doeuf (2000). Une femme ne peut pas être belle et intelligente, ni être directrice et gentille. Les femmes ne sont pas moins capables que les hommes, pourtant. Elles ont autant le droit de présider une assemblée, de devenir reine, ou générale d'armée. Mais ce chemin qu'elles devront parcourir est souvent semé d'embûches et de ronces. Les ronces des stéréotypes. Car l'accès à certains métiers masculins à haute fonction reste très difficile. Ce diktat de la pensée reste douloureux pour toutes les femmes qui rêvent de s'élever. Car une femme intelligente est nécessairement une femme schizoïde ou hermaphrodite, ou, comme disait Joseph de Maistre : « dès qu'elle veut émuler l'homme, elle n'est plus qu'un singe » (De Maistre, 1851, p.194). Rousseau (1984), dans son livre tome V « l'éducation de Sophie », proclamait qu'une femme honnête ne plaisait pas aux hommes, ni attirait leur attention. Et il conférait aussi : « aux femmes le statut d'aimables ignorantes, disciples de leur mari [...] gênées de bonne heure et accoutumées, de bonne heure aussi, à se soumettre aux volontés d'autrui. » (Le Doeuf, 2000, p.90). De ce fait, si une femme atteint le savoir, elle serait aussitôt cataloguée « femme masculine », c'est-à-dire douée de jugement, de culture et de franchise. Mais même si la femme a son mot à dire, que pourrait-elle dire dans une structure/un emploi où le mâle domine ? Et où la place de la femme est encore regardée de travers ? Cette guerre territoriale du sexe dominant dans le milieu du travail est encore fort présente, et surtout dans les métiers dits masculins, qui sont en réalité souvent des métiers de savoir (économie, politique, médecine, jurisprudence...).

La question à se poser n'est-elle pas la suivante ? : le problème ne vient-il pas des hommes ? « Certains, imbus de leurs prérogatives, ne comprennent rien ; et peut-être qu'au lieu de se demander ce qu'une femme peut savoir, faudra-t-il un jour élaborer le concept d'acognition masculine. » (Le Doeuf, 2000, p.179). Le problème ne viendrait plus de la femme, mais bel et bien de l'homme et il faudra alors revoir toute l'analyse de la reproduction de la femme au travail :

« Peut-être demandera-t-on si les femmes sont par nature ou par institution sous l'autorité des hommes ? Si c'est par institution, nulle raison ne nous [!] obligeait à exclure les femmes du gouvernement. Toutefois, si nous faisons appel à l'expérience, nous verrons que cela vient de leur faiblesse. » (Droz, 1993, p.48).

Face à cela, Le Doeuf (2000) continue d'expliquer que, par nature, la femme est égale à l'homme mais que par l'éducation (encore et toujours cet assujettissement de la femme par la société), elle a été mutilée dans son intellect, restreignant ses capacités d'intelligence et de force d'âme. Si tel est le cas, alors la femme arrive dans le monde du travail avec un bagage limité et endommagé, n'aidant pas à se faire respecter et à être écoutée si elle monte dans la hiérarchie. « La construction d'une image de genre (le féminin comme lubrique et masochiste) est projection sur une idée de nature féminine, des normes, volontés et inquiétudes d'un ordre qui vise la sexualité et le corps reproductif. » (Le Doeuf, 2000, p.220). Alors, si inconsciemment les hommes et même les femmes pensent pareil, comment peuvent-elles libérer leur voix et se faire respecter, si finalement elles sont vues uniquement comme objet de reproduction ?

Jessica Chastain, actrice américaine, fait une remarque très intéressante : « Les films d'action où l'héroïne est une femme compétente et intelligente, et qui ne compte pas sur son sex-appeal pour se sortir des situations difficiles, sont la plupart du temps les films qui remportent le plus de succès au box-office. » (Sur son Instagram officiel en 2015)

Mais si on fait une recherche des mots suivants : *héroïne intelligente dans les films* sur internet, ce n'est pas le mot *intelligente* qui serait utilisé pour nommer ces femmes. Au contraire. *Charismatique*, *badass* ou *inspirante*, seront les termes choisis pour les désigner dans les nombreux articles qui se veulent pourtant féministes. Reflet de l'opinion publique de notre société ?



Marguerite cette arriviste ou Cyrielle cette soumise

Nombreuses sont les femmes qui sont devenues manager, chef d'équipe ou directrice. Et nombreuses sont aussi les femmes qui se soumettent face aux remarques des hommes plus diplômés qu'eux. Malgré leur savoir, leurs études universitaires, elles ont très souvent du mal à se faire respecter. C'est le cas de Marguerite dans le film *L'âge de raison*. Face à son mari (qui travaille dans la même boîte qu'elle et qui a le même grade), elle écoute et sourit. Et face à sa directrice (qui est une femme pourtant) elle se soumet, les yeux baissés. N'osant pas donner ses idées révolutionnaires et ses plans de bataille pour gagner un nouvel investisseur, elle demande à son mari de le faire à sa place, lui laissant toute la gloire et les applaudissements. Est-ce juste ? Marguerite ne se pose pas de question sur cette violence coutumière et passée sous silence. Les hommes, eux, dans cette entreprise, ont tous pouvoirs, leur directrice les écoute et les encourage, les respecte et est plus magnanime face à leur échec. Et s'ils ne sont pas d'accord, ils « montent sur le front » et expliquent (tout en utilisant un langage respectueux) leur point de vue. Pourquoi les hommes, face à ce genre de situation, vont-ils plus facilement vers le dialogue et l'échange d'idées, alors que les femmes, elles, très souvent ne font qu'opiner sans protester ? Est-ce une question de courage ou de raisonnement face à un monde misogyne où gagner est presque impossible ?

« L'éducation fait qu'en général les hommes prennent les décisions plus rapidement que les femmes. Les femmes cherchent davantage à établir un consensus avant de se décider. La réalité est qu'à certains moments les hommes seraient plus efficaces s'ils essayaient d'abord d'établir un consensus ; dans d'autres cas, les femmes seraient tout aussi efficaces si elles parvenaient à se décider plus vite. » (Briles, 1999, p.108)

Cyrielle (*Maman a tort*), elle, a choisi la fuite. Ne jamais se mettre en avant, sauf si elle se retrouve face à son directeur, seule et sans témoin. Ses idées sont bonnes, mais elle n'ose pas les partager, sauf avec sa fille lorsqu'elles sont de retour à la maison. Son travail est remarquable mais elle ne cherche jamais à se mettre en avant ou à récolter des remerciements. Pour son patron, elle reste tard le soir, malgré qu'il l'insulte devant sa propre fille, mais ne reçoit ni remerciement pour son travail, ni excuse de la part dudit directeur pour son comportement de dictateur. À croire que ce comportement est parfaitement normal de la part d'un patron vis-à-vis de son employée. Elle-même dit à sa fille Anouk : « Apprends à encaisser les coups », avant d'aller se chercher un antidépresseur. Tout le contraire de Marguerite, qui décide de devenir encore plus dure que ses collègues masculins. Elle-même

sait ce qu'on dit dans son dos : arriviste, snobinarde, ambitieuse, condescendante, sont les termes qui la définissent. Étrange que ces mots, s'ils sont utilisés pour décrire Marguerite, sont dépeints comme négatifs, alors que si c'est dit pour un homme (le compagnon de l'héroïne en question), un sentiment de positivité en découle. Mais pour tenir le coup, Marguerite, face à certaines situations stressantes, se donne du courage. Sa technique est une ode aux femmes de ce monde. Elle se chuchote les noms de femmes connues et puis, en fonction de la situation en choisit une pour se donner une ligne de conduite et du courage. Marie Curie, Liv Tyler ou Maria Callas, seront les femmes qui la motivent le plus et auprès desquelles elle puise des sources d'inspiration.

Conclusion

Au final, est-ce que la représentation de la femme a vraiment évolué depuis la création du cinéma ? À travers l'analyse du cinéma, la critique des normes sexuées et la légitimité de la dominance masculine est une part importante du récit. Ce déséquilibre entre genres permet de faire avancer le récit. Les films s'en servent donc pour le plaisir et l'intérêt des spectateurs, qui la plupart du temps ne se rendent pas compte des enjeux qui en découlent dans la compréhension et les constructions sociales.

Le *cinéma de papa* a pourtant bel et bien évolué, par contre. Au début, dans les *films à l'ancienne*, le père faisait sa loi, entouré de sa femme et de ses enfants dans une société patriarcale où la femme n'a pas son mot à dire ni aucun droit. A présent, le cinéma propose des films où les femmes sont émancipées et travaillent en dehors de la sphère familiale. Finies donc les représentations cinématographiques des femmes-ménagères, femmes au fourneau qui ne travaillent que dans leur foyer et recherchent l'amour véritable... Vraiment ?



Illustration 41: « Sifflez en travaillant, et le balai paraît léger si vous pouvez siffler. Frottez en fredonnant, que ça va vite quand la musique vous aide à travailler [...] »



Illustration 42: « Vite je balaie, il faut que la maison brille. Je cire, je frotte, je range et je chasse la poussière. Je nettoie chaque placard jusqu'à sept heures et quart [...] »

Scènes analogues. (Massei, 2013, p.79.)

D'un côté, *Blanche-Neige et les 7 nains*, film Disney sorti en 1937, de l'autre *Rapunzel*, sorti en 2010. Ces deux films américains, séparés de plusieurs dizaines d'années, restent pourtant dans la même ligne de conduite de la représentation de la femme et de son travail. « Quand elles ne sont pas occupées à chanter au rythme des coups de balais passés sur le sol crasseux d'une tour ou d'une chaumière. » (Massei, 2015, p.97). Bonne petite ménagère, balai à la main, elles attendent toutes les deux leur prince charmant pour s'épanouir et finalement aboutir au mariage. Miroir de la société la place de la femme et de son travail à l'époque des

années 30, cela ne choquait personne. Les nouveaux films de notre époque, autant Disney que les autres, se veulent bien souvent politiquement progressistes, mais pourtant tombent dans le cliché répétitif de la femme. Bien que les héroïnes vivent à présent l'aventure avec un grand A et n'ont pas, peu ou plus besoin des hommes pour réussir leur quête, et se cherchent un travail à temps plein, des idées plein la tête, elles finissent très souvent par revenir au foyer, se marier et faire des enfants, en plaçant finalement l'homme, le mâle viril, au centre de leur vie.

Une comptine américaine populaire donne à réfléchir :

« Siffle, Mary, siffle, suggère une mère, l'index pointé, et tu auras une vache.

Je ne sais pas siffler, maman, répond Mary, je ne sais pas comment on fait.

Siffle, Mary, siffle, et tu auras un cochon.

Je ne sais pas siffler, maman, je ne suis pas assez grande. [...]

Siffle, Mary, siffle, et tu auras la lune.

Je ne sais pas siffler, maman, je chante faux.

Siffle, Mary, siffle, et tu auras un jeune homme.

Oui, maintenant, je sais siffler ! » (Gianini Belotti (1974), pp.152-153)

PARTIE 4

Conclusion d'articulation

Le complexe de Cendrillon

« Dis-moi un nom d'une personne qui soit parti de rien et qui ait trouvé le grand Amour ?

...Un nom, elle veut un nom, mais j'en sais rien moi... Cette salope de Cendrillon ?! »¹²

Le désir d'être sauvée

Il a fallu de nombreuses années pour qu'on traite autrement les femmes, souligne Dowling (1982). Elles peuvent enfin décider de choisir le chemin qui leur convient le mieux. Elles sont libres. Mais cette liberté est terrifiante pour certaines, même si elle est préférable à la sécurité. Les femmes décident de ce qu'elles veulent : promotion, carrière, responsabilité. Elles ont le choix à présent, même si cette perspective amène des exigences. Fini de se cacher derrière l'homme, de le considérer comme « le plus costaud ». Est-ce que cela fait peur, cette liberté sans filet ? Est-ce une raison pour laquelle encore certaines femmes aiment/veulent dépendre complètement de leur mari ? Ce modèle imposé et indélébile permettait d'une certaine façon la garantie de la société et donnait des convictions inébranlables au sujet de la place des femmes et des hommes. Aller de l'avant, c'est accepter de s'éloigner du connu, du familier, et d'une certaine façon de la sécurité. Je ne cherche pas une raison au *pourquoi* certaines femmes préfèrent rester dans cette structure ancienne et dépassée de leur condition, où la femme est dépendante de son mari et ne deviendra jamais supérieure à lui. Je ne cherche pas non plus pourquoi certaines femmes pensent encore que le but ultime de leur rôle c'est d'enfanter et de soutenir leur mari. Peut-être ont-elles peur, peut-être sont-elles très heureuses de leur condition et n'envient donc pas le sexe opposé, ou tout simplement peut être ne se sentent-elles pas capable (ou ne veulent-elles pas) de s'investir dans un monde qui reste encore très masculin pour certains métiers. (Dowling, 1982).

Je me demande, face aux réactions de beaucoup de femmes, si, au fond, comme dans les contes de fée, elles n'attendent pas que *leur prince charmant* vienne. Aller à l'université, travailler, voyager, tout cela n'est peut-être qu'un passage qu'elles font/affrontent, en espérant que quelqu'un (un homme) vienne les sauver ? Se faire une carrière, en attendant de trouver le mari idéal, tomber amoureuse, fonder une famille et faire des enfants comme happy end ? Cela voudrait-il dire que les femmes sont constamment en état d'anxiété si elles sont libres

¹² Réplique de l'héroïne et de sa meilleure amie dans le film *Pretty Woman*

(contrairement aux hommes, qui eux ont appris par leur éducation à se débrouiller seuls et ne compter sur personne). Et pour le faire disparaître, seuls le soutien et l'amour d'un homme pourrait les aider à trouver leur place ? Si tel est le cas, prennent-elles ce rôle de soumise (tâches domestiques, travail à mi-temps etc.) et coopèrent-elles avec la société dans ce rôle de petite fille sage (de manière inconsciente cela dit), pour être certaines de garder cet homme, qui finalement n'a pas besoin autant d'elles qu'elles de lui ? Si elles pensent comme cela, la suite est évidente. Une dévotion et une dépendance vis-à-vis de lui devrait apparaître un jour ou l'autre, et finalement il serait impossible de penser seulement vivre sans lui. La peur d'être seule, de vivre sans attache est tellement forte que certaines femmes préfèrent rester avec des hommes qui ne leur conviennent pas, alors qu'elles ont pourtant toutes les capacités pour *faire carrière*. Cela devient un cercle infernal. Elles régressent, sont paralysées, laissant l'homme s'occuper d'elles, les entretenir, alors qu'il est tout à fait possible pour elles de s'assumer seules. Les forts (hommes) soutiennent les faibles (femmes), les prennent en charge et sont responsables d'eux, dixit l'éducation. C'est toute la vérité en fait qui se cache derrière la relation homme-femme (Le Doeuf, 2000).

« Chaque fois que la vie devient trop difficile, les femmes ont toujours la possibilité de tout laisser tomber et de se mettre sous la protection d'un homme ; il faut une volonté d'acier pour tenir bon en tant que femme indépendante » explique Judith Coburn dans « Mademoiselle » (Dowling, 1982, p.41).

Ce *désir d'être sauvée*, il existe depuis des temps immémoriaux. Peut-être à l'époque de l'homme des cavernes, qui était physiquement plus fort et qui protégeait femmes et enfants ? C'est en tout cas bel et bien ancré dans l'esprit des femmes, détruisant leurs ambitions et leur envie d'indépendance. L'éducation des siècles passés leur a appris à dépendre des hommes et à se sentir faibles si elles n'en ont pas. Elle leur a appris à compter sur les hommes quand il s'agit de parler de politique, de chiffres, d'économie ou d'autres *affaires d'homme*. Le *complexe de Cendrillon* est en réalité le besoin des femmes, en manque d'assurance, d'attendre qu'un élément extérieur vienne les sauver de leur vie. Un conditionnement social qui jusque-là était de mise (Dowling, 1982).

« Une chose est pourtant sûre : nous ne pouvons plus retomber dans notre « rôle » traditionnel. Il n'est pas fonctionnel, il ne constitue pas un choix réel. Nous pouvons penser qu'il l'est, désirer qu'il le soit, mais nous nous trompons. Le prince charmant a disparu. L'homme des cavernes est devenu plus petit, plus faible. [...] Il n'est ni plus

fort, ni plus intelligent, ni plus courageux que nous. Mais il est, ô combien, plus expérimenté. » (Dowling, 1982, p. 25).

Une société inadaptée

Malgré cette prise de conscience, la femme reste *inférieure* à l'homme. Si dans ce travail, il n'a pas été question du salaire, il ne faut pourtant pas l'omettre. Les femmes gagnent moins d'argent que leur confrères alors qu'elles font les mêmes études universitaires. Leurs emplois sont plus mal payés et elles gravissent plus lentement les échelons de la hiérarchie. Et lorsque leur mari gagne suffisamment d'argent, elles ne se sentent alors plus obligées de travailler ou choisissent un temps partiel.

Tout commence par l'éducation et le conditionnement social. Les petites filles ont appris que pour plaire aux hommes, elles doivent être douces, charmantes et féminines. Elles ne se sentent pas à l'aise lorsqu'elles doivent prendre des décisions ou être directes. Elles utilisent alors ce qu'on leur a appris dès la naissance : la séduction. Voyez plutôt. Le linguiste Robin Lakoff reprend une liste de caractéristique du langage de femme, qui est très/trop marqué par l'hésitation :

« - Utilisation d'adjectifs « vides » (merveilleux, divin, terrible, etc.), pauvres en connotations et produisant un effet de gonflement. En général, on ne prend pas au sérieux les gens dont les phrases sont truffées d'adjectifs de ce genre.

-Utilisation de la baisse de ton ou du ton interrogatif à la fin d'une affirmation, ce qui affaiblit celle-ci.

-Utilisation d'expressions atténuantes ou correctrices (« un peu comme », « on dirait », « je suppose ») qui donnent un caractère hésitant, non engagé, au langage.

-Utilisation d'un langage hypercorrect et excessivement poli. » (Dowling, 1982, p.71).

Dans un autre registre, Briles (1999), réalise une étude sur les différents comportements de genres stéréotypés. Des stéréotypes qui sont imposés aux enfants et qui se renforcent en grandissant dans leur inconscient. Une sorte d'oppression absurde. Ci-joint une partie de la liste de comportement remarqué dans l'analyse des cinq films (Briles, 1999, pp. 78-79) :

Comportement féminin stéréotypé	Comportement masculin stéréotypé
-Les femmes ne tirent aucune fierté de leurs réalisations ; -Les femmes ont des attentes moindres ; -Les femmes jugent leur apparence physique plus importante que leur personnalité ou leurs réalisations ; -Les femmes sont d'accord quand les hommes les touchent ou font l'amour avec elles même si elles disent non ;	-Les hommes ont des difficultés à exprimer leurs sentiments ; -Les hommes ont peu de véritables relations d'amitié avec des femmes ; -Les hommes devraient être forts et stoïques ; ils ne devraient exprimer que leur colère ; -Les hommes ne doivent pas être vulnérables ;

Toutes ces prémices, ces étapes de conditionnement nous amènent à notre présent. A ce travail qui devient stéréotypé et enfermant. La question n'est pas ou plus de savoir si c'est la faute de la femme, de l'homme ou de la société. Il est temps de se demander comment essayer de favoriser l'insertion et le travail des femmes. De respecter autant l'homme, que la femme. Plusieurs pistes de réflexion ont été mises en place, nous explique Méda (2001). Revoir tout d'abord l'équilibre entre tâches domestiques et vie professionnelle. Favoriser un partage des rôles tant pour les hommes que pour les femmes. Ainsi elles pourront mieux s'épanouir dans leur travail. Que les services publics et administratifs donnent des pistes de solution et d'aide pour ces femmes qui veulent cumuler ces deux rôles, comme par exemple des aménagements d'horaire ou la flexibilité des crèches. Il est aussi important que les entreprises elles-mêmes se remettent en question et proposent une réorganisation en adéquation avec la demande des femmes. Mais il faut aussi que l'homme en question revisite le partage des tâches familiales (tâches domestiques et parentales) en s'investissant plus dans ses responsabilités. Il faut donc « déspecialiser » les rôles sans déviriliser l'homme. Et réformer les institutions en commençant par avoir une égalité homme-femme dans les fonctions politiques et publiques (Méda, 2008). Mais tout d'abord, il faut revoir à la base l'éducation et l'ouverture d'esprit de ces futurs femmes et hommes. Alors seulement, la femme arrêtera d'être cet être inférieur, dépendant et soumise à son prince charmant (Dowling, 1982).

Et tout ceci, ces idées et ces clichés, les films nous les renvoient, tel le miroir de la vérité. En réalité, malgré le côté imaginaire et happy end que nous donnent les films, le cinéma en lui-même est la représentation de notre société. Elle peut être *clichée*, c'est vrai. Mais elle nous montre aussi à quel point elle représente la pensée collective de notre monde. Ainsi la femme est toujours très présente dans les tâches domestiques, fait un travail dans le secteur tertiaire, et n'est pas *bonne* dans le management sauf si elle se *masculinise*. Elle n'ose pas s'affirmer et

est assez passive dans son travail. Quoiqu'il se passe, son but final c'est de fonder une famille et d'enfanter. Si parfois, elle essaie de sortir des sentiers battus, elle se confronte très vite à un monde pour hommes, qui la renvoie irrémédiablement à un travail dit féminin. Et qu'importe que ce soit une héroïne indépendante et courageuse, elle dépendra toujours de l'aide du mâle dominant, son sauveur, son prince charmant, qui diminuera son angoisse et son isolement.

Le problème de cette représentation vient peut-être des œuvres au cœur de la culture populaire et qui touchent la majorité de la population. Déjà, la plupart des auteurs sont des hommes. L'image et l'écriture du personnage féminin est donc représentée par la vision de ces hommes, qui crée alors des femmes dont la personnalité n'est pas réaliste la plupart du temps : une fille reste une fille et ce qu'importe qu'elle soit débrouillarde, indépendante et courageuse. Elle reste l'archétype du personnage féminin. Et cela se ressent rapidement lorsque le personnage en question n'a aucune profondeur et ne représente que l'intérêt romantique du héros. En réalité, les films à gros succès sont toujours dans le même canevas : sauver le monde et séduire le personnage féminin (si c'est un héros) et masculin (si c'est une héroïne) (*James Bond* étant l'exemple type). Personnage féminin qui n'a pas tellement changé depuis les grecs anciens. A cette époque, elles n'avaient que trois fonctions : la mère, la vierge et la sage (l'ancienne/l'ancêtre). Mais la femme ne remplit pas juste ce rôle sexiste et peu diversifié (Le Doeuf, 2000). Pour que les opinions se développent, il faudrait écrire des héros, des personnages dont le genre importe peu, indépendamment masculin ou féminin. N'importe quel rôle pour n'importe quel sexe. Une femme peut être l'héroïne, la meilleure amie, le personnage rigolo, le mentor, la méchante et pas juste *la meuf*. Et s'il y a une romance dans le récit, que ce ne soit pas la raison d'être du personnage féminin et qu'elle n'existe pas uniquement à travers le personnage masculin.

Les films sont au final une représentation proche de notre monde et de la position de la femme. Cela représente les mœurs de notre culture socio-économique. Il serait alors intéressant, pour compléter ce travail, de se pencher plus en avant sur la fonction de ces films. Et les retombées directes et indirectes sur ces jeunes hommes et jeunes femmes qui les regardent. Car le pouvoir des films n'est pas à exclure sur la représentation qu'on a de soi et du monde et a un fort impact sur la psychologie du spectateur en quête d'identité.

“On ne fera pas un monde différent avec des gens indifférents »

Arundhati Roy, Inde 1961.

Bibliographie

Ouvrage

- A. Freeland, C. (2004), *Feminist frameworks for horror films, Film Theory and Criticism: Introductory Readings*, Oxford: Leo Braudy.
- Abibon, R. (2016), *Voyage au centre de la mère, à propos du Voyage de Chihiro, film d'animation de Miyazaki*, France : L'Harmattan.
- Aubenas, J. (2008), *Jean-Pierre et Luc Dardenne*, Belgique : coédition CGRI et Centre du cinéma de la Communauté française de Belgique.
- Bertrand, M. (1975), *Les femmes aujourd'hui, demain : Travail professionnel, travail domestique*, Paris : Editions sociales.
- Bettelheim, B. (1976), *Psychanalyse des contes de fées*, Paris : Robert Laffont.
- Briles, J. (1999), *Femmes au travail, attention aux terrains minés !*, Québec : Les Editions Logiques.
- Burch, N. et Sellier, G. (2009), *Le cinéma au prisme des rapports de sexe*, Paris : Vrin
- Casta, I. (2012), « *De Voldemort aux Volturi, ou comment s'éprouver à la lumière du Mal* », dans *La jeunesse au miroir : les pouvoirs du personnage*, Paris : L'Harmattan.
- Claude, F. (2014), FPS- chômage des femmes, *Les femmes ont-elles (vraiment) droit au chômage ?*, Bruxelles : Carmen Castellano.
- Cloutier, L. (2016), *Lettres en main, le féminisme*, Québec : SISCA, Collection Les nouvelles connaissances usuelles.
- Cixous, H. (1976), *Le sexe ou la tête ?*, France : Les cahiers du Grif, pp. 5-15.
- Dardenne, L. (2005), *Au dos de nos images*, Paris : Editions du Seuil.
- De Beauvoir, S. (1949), *Le deuxième sexe Tome 2*, Paris : Gallimard.
- De Gournay, M. (1993), *L'égalité des hommes et des femmes*, Genève : Droz.

- De Maistre, J. (1851), *Lettres et Opuscules inédits du comte Josphe de Maistre*, Paris : A. Vaton, 3^e édition.
- Delas, J-P. et Milly, B. (2015), *Histoire des pensées sociologiques*, Paris : Armand Colin.
- Djenati, G. (2004), *Le prince charmant et le héros : hommes, femmes : le grand malentendu*, Paris : L'Archipel.
- Dowling, C. (1982), *Le complexe de Cendrillon*, Paris : Editions Grasset et Fasquelle.
- Dubar, C. (2003), *Régimes de temporalités et mutation des temps sociaux*, Paris : Temporalité
Revue de sciences sociales et humaines.
- Ensler, E. (2011), *Je suis une créature émotionnelle*, France : 10x18.
- Esquenazi, J-P., (2017), *L'analyse de film avec Deleuze*, France : CNRS Editions.
- Ghesquière, F. (2015), *A travail égal, les salaires masculins et féminins sont encore inégaux !*, Belgique : Observatoire Belge des Inégalités.
- Gianini Belotti, E. (1976), *Du côté des petites filles*, Paris : Editions des Femmes.
- Girès, J. (2015), *Sexe, pouvoir et emploi en Belgique*, Belgique : Observatoire belge des inégalités.
- Gresy, B. (2002), *L'image des femmes dans la publicité : rapport à la secrétaire d'état aux droits des femmes et à la formation professionnelle*, France : La Documentation française.
- Hamburger, K. (1986), *Logique des genres littéraires*, Paris : Edition du Seuil.
- Institut pour l'Egalité des femmes et des hommes, (2011), *Femmes et hommes en Belgique*, Belgique : Statistiques et indicateurs de genre.
- Ishagpour, Y. (1996), *Le cinéma*, France : Flammarion.
- Jullier, L. (2012), *Analyser un film, de l'émotion à l'interprétation*, Barcelone : Flammarion.
- Le Bon, G. (1905), *Psychologie des foules*, Paris : Félix Alcan.
- Le Doeuf, M. (2000), *Le sexe du savoir*, Paris : Flammarion.

- Le Prevost M. et Lootvoet, V. (2009), *Egal-e avec mes élèves, c'est tout à fait mon genre !*, Bruxelles : Université des femmes.
- Leclercq, E. (2002), « Le cinéma selon Simone de Beauvoir. Les visages et les mythes », *Les temps Modernes*, 2002/3 n°619, France : Gallimard, pp. 185-248.
- Lesueur, V. et Marny, D. (1999), *Un siècle des femmes*, Paris : Le Pré aux Clercs.
- Lloyd, G. (1989), *The man of reason, Women, Knowledge and Reality*, Boston: Unwin Hyman.
- Lunghi, C. (2002), *Et si les femmes réinventaient le travail*, Paris : Editions d'Organisation Eyrolles.
- Nor, M. (2016), *La prostitution : idées reçues sur la prostitution*, Paris : Le Cavalier Bleu Editions
- Mairlot, M. (2005), *Il était une fois...Rosetta*, Liège : Editions du Céfal.
- Maruani, M. (2011), *Travail et emploi des femmes*, Paris : Editions La Découverte.
- Marx, K. (2008), *Le Capital : Livre 1, sections 1 à 4*, France : Editions Flammarion.
- Massei, S. (2015), « Les dessins animés, c'est pas la réalité : Les longs métrages d'animation Disney et leur réception par le jeune public au prisme des rapports sociaux de sexe », *Revue Politiques de communication*, 2015/1, n°4, Grenoble, pp. 93-117.
- Méda, D. (2008), *Le temps des femmes: Pour un nouveau partage des rôles*, Paris : Flammarion.
- Monsacré, H. (2010), *Les larmes d'Achille : Héros, femme et la souffrance dans la poésie Homère*, France : Editions du Félin.
- Ovide, (1806), *Les métamorphoses*, Paris : Editions F. Gray Ch. Guestard.
- Rousseau, J-J. (2009), *Emile ou de l'éducation*, France : Flammarion.
- Sarfati, A-C. (2011), *Etre une femme au travail*, Paris : Odile Jacob.
- Sellier, G. (2005), *La nouvelle vague, un cinéma au masculin singulier*, France : CNRS Editions.

- Smith, A. (1999), *La richesse des nations Tome 1*, France : Flammarion.
- Schweitzer, S. (2002), *Les femmes ont toujours travaillé : une histoire de leurs métiers, XIXe et XXe siècle*, Paris : Editions Odile Jacob
- Tannen, D. (1990), *You just don't understand*, New York: Morrow.
- Vetters, C. (1996), *Temps, aspect et narration*, France : Edition Rodopi.
- Vogel-Polsky, E. (1974), *La préparation professionnelle des femmes salariées dans les pays des communautés européenne*, Bruxelles : Casterman.
- Zipes, J. (1986), *Les contes de fées et l'art de la subversion, étude de la civilisation des mœurs à travers un genre classique: la littérature pour la jeunesse*, Paris : Payot.

Source Internet

- Baronian, M-A. (2008), « La caméra à la nuque », *Sabzian*, [En ligne] : <https://www.sabzian.be/article/%E2%80%98la-cam%C3%A9ra-%C3%A0-la-nuque%E2%80%99-0> (consultée le 15 Janvier 2019)
- BechdelTest (2016), « The Bechdel Test Movie List », *The rule*, [En ligne]: <http://bechdeltest.com/> (consulté le 12 février 2019)
- CNRTL, (2012), « Sexisme », *Ortolang*, [En ligne], <http://www.cnrtl.fr/definition/sexisme> (consulté le 12 janvier 2019)
- Delmas, J-C. (2015) « La place des femmes dans la vie politique et sociale en France au XXe siècle », *Lycée des adultes* [En ligne] : http://www.lyceedadultes.fr/sitepedagogique/documents/HG/HG1S/1S_H24_T5_Q2_C3_La_place_des_femme_dans_la_vie_politique_et_sociale_en_France.pdf, (consulté le 7 février 2019).
- Demazière, D. (2017), « Les femmes et le chômage, quelles spécificités et quelles variétés des expériences vécues ? », *SociologieS* [En ligne] : <http://journals.openedition.org/sociologies/5966> (consulté le 12 janvier 2019)

- Elhem, P. (1999), « Luc et Jean-Pierre Dardenne- Rosetta en salle », *Cinergie.be*, [En ligne], <https://www.cinergie.be/actualites/luc-et-jean-pierre-dardenne-rosetta-en-salle> (consulté le 12 janvier 2019).
- Feel, (2016), « Féminisme et super héroïnes : quand les femmes prennent enfin le pouvoir », *Pop Culture*, [En ligne] : <http://feel-my-geek.com/2016/10/feminisme-et-super-heroines-quand-les-femmes-prennent-enfin-le-pouvoir/> (consulté le 2 mars 2019).
- Orain, G. (2015), « Les femmes toujours en minorité dans les médias », *Le Monde - Le décodeur*, [En ligne], https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/03/09/les-femmes-toujours-en-minorite-dans-les-medias_4590137_4355770.html (consulté le 12 janvier 2019)
- StatBel (2018), « Le taux de chômage baisse à 6,1% au deuxième trimestre 2018 », *Emploi et Formation, La Belgique en chiffres*, [En ligne] : <https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/le-taux-de-chomage-baisse-61-au-deuxieme-trimestre-2018> (consultée le 7 février 2019)

